

Nouvelle série N° 75

Galaxies

SCIENCE-FICTION

UCHRONIES

Supplément

numérique

*Laura P. Sikorski
Eva D Serves
Marie Arduin
Jean-Claude Renault
Pierre Gévert*

Supplément numérique

Galaxies 75

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 75, le supplément se compose de cinq nouvelles uchroniques retenues par le comité de sélection pour figurer dans les éditions numériques de *Galaxies*.

page II **L'Odysée**

Laura P. Sikorski

page XVII **Croque**

Eva D Serves

page XXVIII **Ralliez-vous à mon panache noir**

Marie Arduin

page XLIII **L'Ombre de Gambetta**

Jean-Claude Renault

page LVI **Loubianka for ever**

Pierre Gévert

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu

L'Odyssée

Laura P. Sikorski

En 1983, l'industrie naissante du jeu vidéo est bousculée par un *krach* financier. La crise ne prendra fin qu'en 1985 grâce à la sortie de *Super Mario Bros.* sur la Nintendo Entertainment System (dite NES). Dans *L'Odyssée*, *Super Mario Bros.* ne sauve pas l'industrie du jeu vidéo, qui n'intéresse dès lors plus qu'une poignée de jeunes filles issues des milieux populaires, en particulier au Japon. L'autrice a souhaité réécrire l'histoire du jeu vidéo afin d'en explorer les possibilités. Le marketing en a fait un divertissement avant tout masculin ; elle a décidé ici d'en faire une affaire de filles. Et elle y a réussi.

Pittsburgh, PA – mars 1982

LE PAPA DE DAISY travaillait au paradis. Du moins, c'est comme ça que la fillette présentait la chose à ses camarades de classe. S'il n'avait pas d'anges pour collègues, il était pourtant vrai que le bureau de son père avait tout d'un jardin d'Eden : l'homme avait, depuis quelques années déjà, ouvert son propre magasin de jouets. JoyLand – Toys & Games se situait exactement à mi-chemin entre l'école et l'appartement de la famille. Lorsque son père venait, une fois sur deux, la chercher à la sortie, un crochet par le magasin était de mise. Daisy y prenait son goûter puis, après avoir lavé ses mains grasses, sucrées ou juteuses, elle avait le droit de pénétrer dans l'ancre du paradis : l'arrière-boutique. Là-bas, les jouets, mais surtout les jeux, étaient débarrassés et en accès libre. C'était ici que son père testait le matériel qu'il conseillait par la suite à ses clients. Depuis quelque temps déjà, Gerald s'était spécialisé dans le jeu vidéo. Un marché jeune, dynamique, qu'il sentait florissant. Sur le grand bureau de l'arrière-boutique trônait un petit écran couleur auquel étaient reliées différentes consoles américaines et japonaises. Les piles de dossiers et la paperasse administrative avaient été reléguées sur la table basse. Père et fille s'installaient souvent le dos calé dans de vieux fauteuils chinés pour jouer ensemble aux nouveautés du moment. Les jeux qu'ils plébiscitaient tous les deux atterrissaient en tête de gondole jusqu'à être détrônés par les derniers arrivés.

Cet après-midi là, à l'école, Daisy avait de plus en plus de mal à se concentrer. À mesure que l'heure de la sonnerie approchait, son attention diminuait. Elle avait la tête ailleurs. Sous la table, ses pieds ne cessaient de gigoter, prêts à se mettre en mouvement au moindre tintement. Tout ça, c'était à cause de son père. Au petit-déjeuner, il lui avait annoncé qu'il recevrait dans la journée un nouveau jeu très attendu, sur l'Atari 2600, sa console préférée. Il lui avait promis qu'ils l'essaieraient ensemble après l'école. Alors, forcément, depuis le matin, la petite fille ne pensait qu'à ça.

Quand le doux son de la cloche libéra Daisy de ses obligations scolaires, elle fut la première à franchir le portail de l'école. Son père l'y attendait déjà, un sac de pâtisserie à la main.

— Je nous ai pris des scones cette fois-ci ! annonça-t-il.

— Super, répondit la fillette. On va pouvoir les manger sur la route, comme ça.

Gerald lui tendit son casse-croûte dans un clin d'œil.

— Le jeu est déjà dans la console, déclara-t-il. Mais je te promets que je ne l'ai pas encore lancé.

— J'echpère bien !

Daisy avait déjà englouti son goûter lorsque tous deux arrivèrent devant le magasin. Elle se léchait les doigts alors que son père ouvrit la porte de l'arrière-boutique. Sans demander son reste, elle se rua vers les toilettes où elle frotta avidement ses mains à grand renfort de savon. Les jeux vidéo, ici, c'était sacré. Certes, il n'y avait pas de temps à perdre, mais il était hors de question de souiller le matériel pour autant. Une fois prêts, père et fille s'enfoncèrent dans leurs fauteuils respectifs. Celui de Daisy était recouvert de coussins, afin que son visage soit bien à la hauteur de l'écran.

— C'est quoi, alors, ce nouveau jeu ? demanda l'enfant.

— Tiens, regarde.

Gerald tendit à sa fille l'emballage du jeu. Elle y découvrit une grosse boule jaune, et un drôle de titre : « PAC MAN ».

— Ça a l'air bizarre... Il faut faire quoi ?

Son père l'invita à lever la tête vers l'écran, alors qu'il tenait en main la manette.

— Tu ne connais pas ? s'étonna-t-il. Ils l'ont adapté d'un jeu d'arcade. C'est une sorte de labyrinthe. Tu incarnes la boule jaune, et tu dois gober le plus de billes blanches possible, sans te faire attraper par les fantômes.

— OK... C'est spécial, mais laissons-lui sa chance !

IV

Une heure plus tard, après un certain nombre de chamailleries pour la manette, force était de constater que père et fille firent plus que donner sa chance à ce nouveau titre. En quelques dizaines de minutes seulement, tous deux se prirent au jeu et ne virent plus le temps passer. De petits coups donnés à la porte de l'arrière-boutique les extirpèrent brusquement de leur nouvel univers. Ils tournèrent la tête en même temps. Jill se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Je suis désolée, mais il va être l'heure de rentrer, déclara-t-elle dans un sourire.

— Oh, Maman, s'il te plaît ! Encore un peu ! Vraiment, il est trop bien ce jeu... Tu veux essayer ?

Jill et Gerald octroyèrent à Daisy dix dernières minutes d'amusement, incapables de résister à ses deux grands yeux clairs qui les suppliaient.

— Alors, c'est lui le jeu qui va nous faire faire fortune ? demanda Jill à son mari, un brin railleuse.

— Ça se pourrait, figure-toi. La version arcade s'est très bien vendue. Et puis, regarde-la, ça marche non ?

— C'est le moins qu'on puisse dire, souffla Jill.

Elle passa une main dans les cheveux de sa fille pour les dégager du front plein de sueur sur lequel ils étaient collés.

— Maman ! Fais attention, tu vas me faire perdre ! geignit la fillette.

— Je suis sérieux, Jill. Le secteur est en pleine expansion, les consoles rentrent dans de plus en plus de foyers. Ça ne nous rendra peut-être pas riches, mais je crois que bientôt on n'aura plus à s'inquiéter. Le magasin se porte bien depuis plusieurs mois, et j'espère pouvoir bientôt embaucher Nathan.

Il attrapa sa femme par la taille et l'attira contre lui. Elle lui sourit, et il déposa un léger baiser sur son front.

— Bon, il est temps de baisser le rideau pour ce soir, jeune fille !

*

Saint-Nazaire – février 2012

Lara montait péniblement les quatre étages du vieil immeuble. Empêtrée par le couffin de sa fille, son sac à main et le sac d'affaires de la petite, elle fut très vite essoufflée. Une fois devant la porte, elle s'arrêta quelques instants, histoire de retrouver un semblant de respiration normale. Puis elle sonna.

V

— Entrez, annonça une voix à la fois grave et chevrotante de l'autre côté.

— Mamie ? C'est moi ! s'annonça Lara en entrant.

— Oh, bonjour ma chérie ! Halala, comme tu es chargée. Donne donc, voilà, allez... Assieds-toi. Tu veux boire quelque chose ?

Lara posa par terre le landau et se laissa mollement tomber dans le vieux fauteuil, faisant voler une fine couche de poussière.

— Un verre d'eau, je veux bien, souffla-t-elle alors que sa grand-mère était déjà dans la cuisine.

Griselda réapparut quelques secondes plus tard, deux verres à la main – de l'eau pour sa petite-fille, et du vabé pour elle. Elle les déposa sur la table basse. Elle adressa un sourire à Lara, puis son regard se détourna vers le bébé. Ses lèvres s'étirèrent encore davantage.

— Qu'est-ce qu'elle est belle ! Elle a grandi ! Elle fait ses nuits ?

— Pas tellement, répondit Lara sans pouvoir contenir un bâillement.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ?

Tout en posant sa question, Griselda sortit avec précaution la petite de son couchage avant de l'installer sur ses genoux.

— Tu pourrais garder Ellie, ce soir ?

— Bien sûr, bien sûr. Tu sais que ça me fait toujours plaisir de la voir. Et toi aussi, d'ailleurs.

— Merci, répondit simplement Lara.

La jeune femme but son verre d'eau en silence. Elle savait que la paix apparente ne serait que de courte durée.

— Tu as rendez-vous ? lui demanda rapidement sa grand-mère.

Lara laissa échapper un soupir, et s'enfonça plus profondément encore dans son siège. Sans un regard pour son interlocutrice, elle précisa :

— J'ai rendez-vous avec mon groupe. On va discuter et avancer nos projets.

Griselda secoua la tête dans une moue réprobatrice. Lara fit semblant de ne le pas remarquer.

— Tu n'as pas mieux à faire ?

Lara hésita quelques instants puis, n'y tenant plus, décida de tenir tête à la vieille femme.

— Mieux que de voir mes amies et faire des choses qui me tiennent à cœur ? Non, désolée.

— Mieux que de t'adonner à des vieilleries avec une bande de marginales.

VI

Les yeux fermés, respirant bruyamment par le nez, Lara tentait de se contenir.

— Vous ne pourriez pas vous trouver des maris, plutôt ? C'est pas une vie que t'as, à t'user le dos 8 heures par jour pour un salaire de misère puis à devoir t'occuper toute seule de ta môme.

— Je ne vois pas ce qu'un mari y changerait, rétorqua Lara.

— Il rapporterait de l'argent à la maison, et il prendrait soin de vous.

— On n'est plus dans les années cinquante, mamie.

— Et pourtant ! Malgré nos efforts, à moi, à tes parents, tu trimes autant que nous à l'époque, si ce n'est plus. Ah ça, ma grande, quel gâchis, je te jure.

Elle débitait ses paroles d'un ton calme, presque enjoué, tout en souriant à son arrière-petite-fille. Lara connaissait son discours par cœur. Sa grand-mère rabâchait toujours les mêmes choses, se désolant que sa petite-fille ait trouvé le moyen de tomber en cloque à l'aube de ses études, gâchant ainsi – selon elle – sa vie et celle de son bébé.

— Je ferais mieux d'y aller, alors, pesta Lara en se levant.

— Allons, allons, ma chérie, rassieds-toi donc. Reste un peu avec ta pauvre grand-mère. Parlons d'autre chose, je ne voulais pas te froisser. Tu sais comme je t'aime, je suis inquiète, c'est tout.

— Je sais, Mamie, je sais.

Lasse, Lara se rassit et rendit à Griselda son sourire.

*

Pittsburgh, PA – octobre 1983

Ce matin-là, Daisy se leva pratiquement aux aurores. Dans la cuisine, il n'y avait personne. C'était un samedi, et pourtant, la fillette savait que ses deux parents ne tarderaient pas à se lever. Cette fois, ils travaillaient tous les deux. Alors, comme il n'était pas question de laisser Daisy seule à la maison, son père lui avait promis de l'emmener au magasin avec lui. La jeune fille trépignait d'impatience en dressant la table du petit-déjeuner. Dans moins de deux heures, maintenant, elle passerait la journée dans l'endroit qu'elle aimait sans doute le plus au monde.

— Quel est le planning, aujourd'hui ? demanda-t-elle sérieuse sur le chemin.

— On va profiter de la présence de Nathan toute la journée à la

VII

caisse pour préparer les retours, répondit Gerald presque en riant.

— Les retours ? C'est quoi ?

— Ce sont les jeux que nous n'avons pas réussi à vendre, et qu'il faut renvoyer à l'éditeur. Celui qui les a construits, si tu préfères. Pour qu'il nous rembourse.

— Pourquoi tu les renvoies ? Tu pourrais les garder, peut-être qu'ils ne se sont pas vendus pour l'instant, mais ça va venir. C'est bientôt Noël, tu sais.

— Justement ! J'ai besoin d'argent pour acheter les nouveaux jeux qui, eux, vont cartonner.

Daisy leva vers son père un regard interloqué.

— Je ne suis pas sûre de tout comprendre, souffla-t-elle en fronçant les sourcils.

— C'est juste des mathématiques.

— Mais je suis bonne en maths !

— Alors tu finiras par comprendre, assura Gerald.

Une fois dans le magasin, Daisy relégua bien loin dans son esprit toutes ces histoires de provisions, de consignation et de retour. Elle parcourut avec entrain les rayonnages du magasin, abreuvant son père de questions sur tel jeu ou telle console. Gerald, dont les clients venus spécifiquement pour des jeux vidéo se faisaient rares ces derniers temps, répondait à sa fille avec joie et force détails. Leur enthousiasme fut interrompu par la cloche qui annonça l'arrivée de Nathan. Le jeune homme salua son patron et Daisy avec chaleur. Cela faisait un an et demi passé, désormais, que Nathan travaillait à Joyland certains après-midis et presque tous les samedis pour payer ses études. Parfois, lors des moments creux, il entamait une partie d'un quelconque jeu avec Daisy ou bien l'aidait à faire ses devoirs. Nathan était très reconnaissant aux Kubek de ce qu'ils avaient fait pour lui. Gerald était relativement arrangeant sur le planning et les horaires, et surtout, il payait bien, ce qui n'était pas franchement le cas de tous les jobs étudiants. Nathan se savait chanceux, aussi faisait-il tout son possible pour se rendre indispensable à son employeur.

— Daisy et moi, on sera à la réserve. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'hésites pas, d'accord ? annonça Gerald lorsque Nathan fut installé derrière son comptoir.

Le jeune homme répondit d'un geste évusif de la main.

VIII

— Alors, ma grande, prête à remplir et sceller des cartons ? demanda Gerald à sa fille.

Daisy hocha la tête, un large sourire se dessinant sur son visage. Elle prit en effet beaucoup de plaisir à trier les jeux par éditeur et à les emballer dans différentes boîtes en carton. Parfois, elle demandait à son père s'il était vraiment certain de vouloir renvoyer tel ou tel jeu qu'elle avait pourtant tant aimé.

— Tu pourrais quand même lui laisser sa chance ! arguait-elle.

— Bien sûr, je pourrais tous leur laisser leur chance... mais je finirais par mettre la clef sous la porte ! rétorqua Gerald.

— Bon, d'accord : on le renvoie, capitula Daisy.

La fillette embrassa la jaquette avant de déposer le jeu dans l'un des nombreux cartons qui jonchaient désormais le sol de la réserve.

— Oh ! s'écria-t-elle quelques minutes plus tard. Tu renvoies déjà celui-ci ?

Son père hocha la tête. Il n'en avait vendu qu'une poignée d'exemplaires en plusieurs mois, malgré une bonne publicité.

— Mais je n'ai même pas eu le temps de l'essayer ! se plaignit Daisy.

Son père soupira, puis consentit à lui en offrir un exemplaire. Après tout, ce n'est pas un ou deux petits cadeaux qui le mettraient sur la paille. La fillette, ravie, serra la boîte contre son cœur avant d'aller la ranger avec précaution dans son sac à dos.

Voir Daisy si enjouée à l'idée de lui rendre service et de travailler avec lui au magasin allégea pour un temps les angoisses de Gerald. Depuis plusieurs semaines, il notait un intérêt décroissant de ses clients pour les jeux vidéo. Il en vendait de moins en moins et, de ce qu'il en savait, il était loin d'être le seul dans ce cas-là. Les difficultés financières étaient telles qu'il avait failli, ce mois-ci, se séparer de Nathan pour alléger ses charges. Heureusement, les fêtes approchaient à grands pas, et le marché reprendrait bientôt de plus belle. Gerald en était certain. Ce ne pouvait être qu'une mauvaise passe.

*

Saint-Nazaire, mai 2016

Lara arriva en retard chez Colette. Elle avait déposé Ellie chez une amie et s'était retrouvée bloquée dans les bouchons. La sexagénaire ne

IX

s'en offusqua pas et accueillit la jeune femme avec sa chaleur habituelle.

— On n'attendait plus que toi ! déclara-t-elle d'un ton vide de tout reproche après avoir déposé quatre bises sonores sur les joues de Lara.

Lui attrapant le coude, Colette la guida jusqu'au salon où tout le monde était déjà installé. Lara avisa un fauteuil vide et s'y installa. Elle sortit son vieil ordinateur portable de son sac et l'installa sur ses genoux. La machine vrombit quelques secondes au démarrage puis adopta un ronronnement un brin plus discret.

— Alors, tu as pu avancer un peu depuis la dernière fois ? s'enquit Colette en passant derrière elle.

— Pas tellement. Tu sais, entre Ellie, le travail... voulut se justifier Lara.

— Je sais, oui, répondit Colette en lui passant une main dans les cheveux. Et c'est bien pour ça que ce groupe existe. Si je ne vous réunissais pas toutes ici une fois par mois, vous ne trouveriez jamais le temps. Parce que c'est vrai, il y a toujours plus important et plus urgent que les jeux ou le code dans la vie. Sauf ici, bien entendu.

Colette ponctua sa phrase d'un large sourire que Lara lui rendit. Cette femme avait changé sa vie. Jeune maman sans le sou, Lara avait fait sa connaissance par le biais d'une collègue elle aussi passionnée de jeux vidéo. Colette avait traîné sa bosse aux États-Unis puis au Japon, où les jeux vidéo avaient réussi à vivoter un peu mieux qu'ailleurs, avant de revenir vivre dans sa ville natale à cinquante ans passés. Là, elle avait commencé à inviter dans son salon quelques vieilles copines pour s'adonner à leur passion commune, qui datait de leurs jeunes années. Elles jouaient sur les consoles de leur enfance, mais aussi sur des médias et plateformes aussi rares que modernes. Peu à peu, le cercle initial s'était agrandi, accueillant des femmes de plus en plus jeunes. Tel un club de lecture, le groupe s'échangeait et se prêtait leurs jeux préférés du moment ou leurs favoris intemporels. La production récente, majoritairement japonaise, était parfois compliquée à s'approprier. Même si la communauté en ligne était soudée, elle demeurait restreinte ; les jeux n'étaient pas toujours traduits, et très rarement en français. Colette avait alors eu une idée. Elle voulait encourager la production locale de jeux vidéo. Créer des jeux vidéo français, imaginés et designés par des Françaises, pour le public français. Un second cercle avait alors vu le jour au sein du premier. Les joueuses partageaient désormais le salon de Colette avec les développeuses. Lara faisait partie de la seconde catégorie.

X

Un an après la naissance d'Ellie, Lara avait jeté sur son ordinateur les prémices d'un jeu qui l'occupait encore quatre ans après. Il faut dire qu'à raison d'une poignée d'heures par mois, l'entreprise n'avancait guère rapidement. L'idée initiale, pourtant, aurait pu être codée assez rapidement. Mais Lara croulait sous les idées d'ennemis, d'objets et de game design qui ne faisaient que rallonger sa to-do list. Rien que le premier niveau en était déjà à sa douzième version. C'est qu'elle était perfectionniste. Ce jeu, elle y déversait toutes ses frustrations, tous les obstacles qu'elle avait pu rencontrer dans sa vie de femme. Et ils étaient nombreux.

— Tu sais tout le bien que je pense de ton projet, ajouta Colette en pressant doucement son épaule. C'est ambitieux, drôle, intelligent. Peu importe quand tu le finiras, je suis sûre qu'il trouvera son public. Il pourrait même toucher un public plus large, intéresser des femmes qui ne jouent pas, ou très peu en temps normal. Des hommes aussi, qui sait ? C'est très fédérateur ce que tu nous fabriques, et en même temps foncièrement féministe. Ça, ça me plaît, et j'ai souvent le nez pour ces trucs-là.

Les mots de Colette, Lara les connaissait par cœur. C'étaient toujours les mêmes, ou presque, seul l'agencement différait. Pourtant, elle ne s'en lassait pas. C'est grâce à elle, et plus largement à toutes les femmes présentes dans son salon, que Lara trouvait la force de continuer ce projet mois après mois, année après année, à raison de quelques heures volées par-ci par-là, entre la petite et les heures de ménage. Cela demanderait encore du temps avant que Lara ne soit pleinement satisfaite du jeu qu'elle proposerait. Mais une chose était sûre : il finirait par voir le jour et, alors, elle serait fière de tout ce chemin parcouru malgré les embûches.

*

Pittsburgh, PA – juin 1984

En sortant de l'école, Daisy chercha son père du regard. Elle ne le trouva nulle part. Pourtant, elle ne fut pas surprise. Depuis quelques semaines, déjà, il ne venait plus. L'enfant soupira, agrippa nerveusement les bretelles de son sac à dos, et prit la direction du magasin. En passant devant la pâtisserie, elle zyeuta les scones avec envie.

XI

La cloche tinta doucement lorsqu'elle poussa avec précaution la porte de Joyland. À l'intérieur, il n'y avait personne. Ni derrière la caisse ni dans les allées du magasin. Daisy se dirigea alors vers l'arrière-boutique. La porte était entrouverte. De l'autre côté, son père se tenait assis à son bureau. L'écran et l'Atari n'y siégeaient plus depuis longtemps. Devant Gerald s'étaient désormais des dizaines de papiers épars, noircis de chiffres auxquels Daisy n'entendait rien. La tête dans les mains, son père grogna lorsque Daisy s'annonça.

— Rentre à la maison, chérie, je suis occupé.

— Il n'y a personne, protesta Daisy.

— Alors, va au salon retrouver ta mère.

Daisy serra les dents et le poing.

— Où est Nathan ? demanda-t-elle pour gagner du temps.

Gerald leva les yeux vers sa fille. Il tenta de masquer son inquiétude, mais répondit néanmoins honnêtement :

— Il ne travaille plus ici.

— Pourquoi ?

— C'est compliqué... Daisy, s'il te plaît. J'ai du travail.

Elle allait rétorquer quelque chose quand il balaya l'air d'un geste autoritaire.

— Va voir ta mère au salon, je n'ai pas le temps.

Les yeux de Daisy s'emplirent de larmes. Elle quitta l'arrière-boutique le cœur lourd. De colère, elle ouvrit la porte du magasin avec fracas. La cloche résonna si fort que Gerald, assis à son bureau, sursauta. Les murs de Joyland tremblèrent eux aussi, marquant le début d'une longue série d'ébranlements.

*

Saint-Nazaire – avril 2019

Il était une heure du matin et le réveil de Lara sonnerait dans trois heures. Pourtant, elle n'était toujours pas couchée. Elle n'avait pas décollé de son ordinateur depuis qu'Ellie s'était endormie quelques heures auparavant. La journée de travail s'annonçait difficile, mais Lara n'y pensait pas. Depuis quelques minutes, elle fixait son écran, la souris inlassablement pointée vers le même bouton. PUBLIER. Elle y était enfin. Après pratiquement huit années de travail acharné, son jeu était

XII

enfin prêt à voler de ses propres ailes. Elle avait passé les dernières semaines à tout révérifier ; elle en aurait presque pu réciter les milliers de lignes de code par cœur. Il était enfin temps pour elle de partager son jeu, de le soumettre aux joueuses, de lui laisser vivre sa vie, sans elle. Elle ferma les yeux, inspira un grand coup, puis cliqua. Une fois la barre de chargement écoulee, elle ferma le clapet de son ordinateur. Il était presque deux heures du matin, ça ne valait plus le coup d'aller se coucher. Lara profita d'une longue douche chaude puis avala un maigre petit-déjeuner accompagné de deux cafés bien courts et bien serrés. Il lui fallait maintenant tenir jusqu'au début d'après-midi. Peu avant cinq heures, la baby-sitter frappa doucement à la porte. Jade était étudiante. Tous les matins, elle arrivait avant que Lara ne parte au travail, elle attendait que la petite Ellie se réveille puis elle la faisait manger, se laver et s'habiller avant de l'emmener à l'école.

— Ça y est... il est sorti ! chuchota Lara lorsque Jade pénétra dans l'appartement.

— Pas possible ! Tu t'es enfin décidé à le lâcher ?

Lara hocha la tête.

— Je n'ai pas éteint l'ordinateur. Si jamais tu veux l'essayer avant qu'elle se lève... ça me ferait plaisir d'avoir ton avis.

Jade promit de lui dire ce qu'elle en penserait et Lara se mit en route pour la Mairie.

Lorsque Lara rentra peu après quatorze heures, l'appartement était vide. Ellie était à l'école, et Jade à l'université. Comme promis, la baby-sitter lui avait laissé un petit mot près de l'ordinateur :

J'ai essayé ton jeu ! Génial, vraiment ! Si j'avais pu, j'y serais encore, je crois... Bravo ! Ça m'a beaucoup plu. D'ailleurs, je crois que je ne suis pas la seule... ;)

Lara rouvrit machinalement son ordinateur. Avec une pointe d'appréhension, elle consulta les statistiques de son jeu. Elle manqua de s'en décrocher la mâchoire. *Plaizir ou L'Odyssée d'un Clito (Pleazure, A Clit's Journey* dans sa version traduite par Colette) avait été téléchargé 18 762 fois depuis le matin. Aucun jeu français n'avait jamais connu un tel succès. Lara se frotta les yeux et se pinça plusieurs fois. Ce n'était pas possible. Elle n'en revenait pas. Comment un jeu vidéo avait-il pu toucher autant de monde ?

Pittsburgh, PA – février 1985

Après avoir vérifié que son père était bien absent, l'adolescente courut s'installer dans sa chambre. Depuis la faillite du magasin, Gerald errait tous les jours sans but dans le salon, les yeux rivés sur un écran de télé qu'il ne regardait même pas. Fermant la porte derrière elle, Daisy se rua vers son coffre à jouets. Elle souleva quelques peluches et couvertures avant de mettre la main sur ce qu'elle cherchait. L'Atari 2600 était à nouveau pleine de poussière. Daisy souffla rapidement dessus puis brancha la console sur le petit téléviseur de sa chambre. Elle fouilla à nouveau le coffre à la recherche d'un jeu. Le hasard la fit piocher *Keystone Kapers*. C'était le jeu que lui avait offert son père voilà plus d'un an, alors qu'elle l'avait accompagné au magasin tout un samedi. Avant que tout ne dégénère. Ce jeu, elle ne l'avait pas particulièrement apprécié. Pourtant, il l'avait accompagnée lors de semaines bien difficiles. Quand son père avait été contraint de licencier Nathan. Quand il rentra de plus en plus tard du magasin, les cernes creusés et le teint abîmé par l'angoisse. Quand sa mère dut accepter toujours plus d'heures supplémentaires pour combler le manque à gagner engendré par le magasin. Quand elle entendait ses parents se disputer le soir et le dimanche. *Keystone Kapers* avait alors été son refuge. Comme si à travers les dédales de ce grand magasin de trois étages, c'était son passé et son bonheur qu'elle tentait de rattraper.

Ce jour-là ne fut pas différent des autres. L'adolescente se laissa happer par la course poursuite et les heures filèrent sans qu'elle y prête attention. La porte de sa chambre s'ouvrant avec fracas la ramena brutalement à la réalité.

— Qu'est-ce que tu fais ? aboya son père.

Les doigts de Daisy se crispèrent autour de la manette. Elle était incapable de répondre. Gerald fusa dans la chambre en vociférant. Il lui arracha la manette des mains et débrancha la console avec violence.

— Je t'interdis... ! souffla-t-il.

Le sang lui était monté aux joues et aux yeux. Sa colère se tourna contre le matériel. L'Atari fut violemment projetée au sol. Gerald en ramassa les débris, soudain plus calme. Une fois sur le pas de la porte, il s'adressa à Daisy.

— Après tout ce qu'il s'est passé... Ces putains de jeux ont bousillé notre vie, Daisy. Qu'est-ce que tu peux bien encore leur trouver ?

Il marqua une pause.

— C'est fini, Daisy, c'est fini, ajouta-t-il comme pour lui-même.

L'adolescente ne dit rien et baissa ses yeux pleins de larmes vers le sol. Il lui sembla que son père marmonna des excuses avant de s'en aller. Assise en tailleur sur la moquette, elle repensait avec douleur à la douce complicité qu'elle entretenait avec lui autrefois. C'était bel et bien fini.

*

Mardi 23 avril 2019 – 14:36 CEST

Lara venait d'entrer chez elle lorsque le bip d'une notification résonna sur son bureau. Elle déposa clefs et manteau, se servit un verre d'eau puis s'installa face à son ordinateur. C'était un message envoyé via le formulaire de contact lié à son jeu. Encore un. Depuis sa mise en ligne, presque trois semaines auparavant, cela n'arrêtait pas. Elle avait reçu des centaines et des centaines de messages, en français, en anglais, voire dans des langues qu'elle ne lisait même pas. Des femmes du monde entier la félicitaient, on trouvait son jeu novateur et percutant. Elle avait été interviewée plusieurs fois par la presse locale et par des blogueuses spécialisées. Dans le tout petit monde du jeu vidéo, force était de constater que son jeu avait marqué – et marquait encore – les esprits. Lara était gonflée d'orgueil, mais également bouffie de fatigue. Pas facile de répondre aux sollicitations des unes et des autres lorsqu'on travaille huit heures par jour et qu'on élève seule une enfant. Heureusement, elle avait pu compter sur l'aide de Colette et des filles du club. Même Griselda s'était montrée intéressée.

Ouvrant le nouveau message, elle le balaya rapidement du regard. Rédigé en anglais, il y était question d'un portage sur console, de valeurs en adéquation avec la ligne éditoriale et de formules de politesse bien senties. Lara allait classer le mail dans ses spams quand la signature en bas du message attira son attention. Son cœur manqua un battement et elle faillit recracher son eau par les narines. Était-ce du phishing ? Ou y avait-il une possibilité que ce mail soit authentique ? La signature comprenait une adresse et un numéro de téléphone. Une rapide vérification sur internet permit à Lara d'en avoir le cœur net : ce n'était

pas une arnaque. L'une des entreprises de jeux vidéo les plus connues au monde avait eu vent de sa création et souhaitait l'intégrer au catalogue de sa nouvelle console. Lara se laissa basculer en arrière sur sa chaise. Bon sang, qu'allait-elle bien pouvoir répondre ?

Mardi 23 avril 2019 – 20:36 JST

Une tasse de thé à la main, Daisy fixait son écran d'ordinateur. Inlassablement, elle relisait son mail, espérant peut-être que cela ferait venir la réponse plus vite. Peu à peu, l'appréhension montait. Avait-elle bien fait ? N'aurait-elle pas dû demander son avis à Mikaya avant de prendre une décision ? Le cœur, cette fois, l'avait emporté sur la raison. L'appel de son père l'avait tellement surprise. Remuée, même. Elle ne l'avait pas senti si passionné depuis... sans doute la fois où il avait brisé, de rage, son Atari 2600. Bien sûr, entre temps, de l'eau avait coulé sous les ponts. Il s'était excusé à plusieurs reprises, il avait trimé dur dans un travail qui ne lui plaisait pas pour lui offrir les études de ses rêves, pour l'aider à s'installer au Japon, à ouvrir son entreprise avec sa compagne, et ce, quand bien même lui ne voulait plus entendre parler de cette industrie. Pour Gerald, le jeu vidéo était mort en même temps que son magasin, et il avait éprouvé un plaisir tout cynique lorsque l'industrie s'était révélée incapable de se relever. Toutes les tentatives visant à faire vivoter cet écosystème lui parurent ensuite aussi puérides que vaines. Il n'avait jamais compris que sa fille s'engage dans une voie si précaire, répétant ainsi les mêmes erreurs que lui. Mais il la soutenait, à sa façon. Il refusait d'entendre parler de son travail et de ses jeux malgré les succès relatifs que ceux-ci avaient pu connaître. Elle savait par sa mère qu'il en faisait la publicité dès qu'il en avait l'occasion, mais tout de même, son appel l'avait surprise. Apprendre qu'il n'avait jamais vraiment arrêté de jouer lui avait fait un choc. Lui qui criait son dégoût sur tous les toits avait finalement bien caché son jeu. C'est lui, donc, qui venait de lui apprendre l'existence d'un jeu « incroyable et révolutionnaire » qui séduisait depuis quelques semaines les cercles de joueuses en Europe et aux États-Unis. Son propre père se disait conquis. Il y avait là, selon lui, le potentiel pour relancer enfin le marché tout entier. Après son appel, Daisy voulut essayer à son tour. Et elle fut rapidement séduite. Elle avait dû se faire violence pour ne pas se laisser entraîner par les contours addictifs du jeu. Elle avait porté sa main à son crâne : elle suait à grosses gouttes, ses cheveux collés contre son front. Son

XVI

hésitation ne fut que de courte durée. Aussitôt, elle avait contacté l'autrice du jeu. Elle souhaitait à tout prix lui faire intégrer le catalogue de KUBEKONO, qui peinait à s'exporter en dehors du marché nippon.

Daisy s'apprêtait à éteindre son ordinateur pour la nuit, quand un nouveau message lui gonfla le cœur d'espoir :

Chère Daisy,

Je vous remercie infiniment pour votre message. Votre offre m'intéresse, seriez-vous disponible pour en discuter par téléphone ou visioconférence ?

Bien à vous,

Lara Guinai

Créatrice de Plaizir

© Laura P. Sikorski 2022



Laura P. Sikorski est née à Nantes en 1994. Après des études de lettres et un bref passage sur les rives de la Garonne, elle emménage en région parisienne où elle partage un temps sa vie entre la rédaction professionnelle et l'écriture de fiction. Désormais autrice à temps plein, elle est à la fois nouvelliste de l'imaginaire et écrivaine pour la jeunesse. Son premier roman Tête-de-Mule veut devenir chevalière est paru aux éditions Magnard Jeunesse en 2021.

<https://laurapsikorski.fr>

Croque

Eva D Serves

Deux figures ont contribué historiquement à définir l'autisme : Léo Kanner et Hans Asperger. Kanner pensait que l'autisme était dû à un manque d'amour maternel. Ce qui est faux. Et quand la psychiatrie moderne (années 70, travaux de la psychiatre Lorna Wing) s'en est rendu compte, elle a déterré les travaux d'Asperger. Problème : Asperger est un nazi. Littéralement un nazi. Il travaillait main dans la main avec Hitler et a contribué à euthanasier des enfants handicapés dans sa clinique de Vienne. « Cela, commente Eva D, me paraît donc un excellent point de départ pour écrire une uchronie plutôt positive partant du postulat : et si Asperger n'avait pas été remis au goût du jour dans les années 70 ? »

JE FERME LES YEUX. Devant moi, sur l'écran de mon ordinateur, les images défilent trop vite. Je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe. Je n'arrive pas à reconnaître ces corps. Il y a quelque chose dans la façon dont ils sont filmés. De si près, avec de tels angles, on ne voit que ce qui dénote. Les gestes ont l'air incongru, limite monstrueux. Des lèvres qui se mordent, des doigts qui se tordent, des bruits étouffés par des gorges, des bustes qui oscillent comme des arbres poussés par le vent. Sont-ce bien des humains que l'on me montre ? Est-ce bien moi, là, au milieu, qui ânonne le cou tordu des paroles incompréhensibles ?

Et puis il y a les voix enregistrées par-dessus. Elles se moquent, elles insultent. Elles se font parfois plus calmes pour instiller leur haine avec plus de flegme.

Mon corps se crispe.

On m'avait prévenue que ce serait difficile à regarder. Je pensais m'y être préparée. Je pensais que cela ne m'atteindrait pas, de voir des gens qui me détestent quand j'ai la chance de vivre dans un monde où leurs profils sont minoritaires.

Pourtant je sens une rage immense grandir à l'intérieur de moi. Je ne sais que trop bien que leurs idées auraient pu faire système. Plutôt :

XVIII

qu'elles auraient pu continuer de faire système. Car je n'ignore pas d'où nous venons, où nous pourrions retourner si nous n'y prenons pas garde.

C'est cette pensée-là qui me paralyse : l'idée d'un monde où des vidéos comme celle que je regarde actuellement seraient banales au point de ne choquer personne. Pas même, peut-être, les personnes mêmes qu'elle moque, trop habituées à recevoir des piques dans leurs vies de tous les jours.

J'ai l'impression d'avoir changé d'époque, d'être soudain revenue à cet « avant » qui rend les réactionnaires nostalgiques : quand les vies telles que la mienne n'avaient guère de valeur.

Les attaques sont envoyées avec tellement de naturel : avec humour et spontanéité. Ça a l'air presque inoffensif. Un peu drôle, une occasion comme une autre de s'adonner à l'autodérision. Pourtant j'ai mal. Je ne veux pas être... cette chose inhumaine à laquelle on tente de me comparer.

Est-ce que j'en fais trop ?

Je veux bouger, je sens le besoin d'expurger par le mouvement. J'ai besoin d'accompagner physiquement le déroulement de mes pensées pour ne pas qu'elles se bloquent. Mais je fige. Je sais que le moindre geste me décentre, me rend un peu moins normale, un peu trop bizarre pour que l'on m'écoute vraiment.

J'aimerais que des voix s'élèvent pour dire ce que, sur l'instant, je ne peux exprimer de manière intelligible.

Hier nous célébrions les cinquante ans de la déclaration des droits à la différence.

Pendant une journée entière, des millions de personnes sont descendues dans les rues s'asseoir ensemble pour exprimer leurs espérances pour le futur. Certaines ont parlé, d'autres ont écrit, signé, levé des pancartes bien haut au-dessus de leurs têtes. La célébration s'est poursuivie avec des chants, des danses, des lectures de poésies ou de contes, des sessions de dessin en plein air. Les appareils photo et les caméras étaient de la partie.

Moi, j'avais emporté une motte de glaise, et les mains ruisselantes d'eau, j'avais commencé à sculpter.

J'aime la sensation de mes doigts qui s'enfoncent dans la terre, la caressent, la percent, la recollent et la structurent. J'aime que la matière réponde à mes sollicitations, modelant petit à petit des formes complexes que je n'ai pas conscience d'être en train de créer. J'aime

XIX

voir naître des visages, des bras, des jambes entremêlées. J'aime tordre la réalité dans ce simulacre de mouvement figé dans l'argile.

Quand je travaille la glaise, je ne pense plus à rien. Ou bien je pense à tout. Mes pensées se structurent autour de mes gestes, mon esprit tout entier s'occupe de ce que je crée. J'en oublie parfois de manger, de dormir. J'en oublie tout et, paradoxalement, j'ai l'impression qu'un voile disparaît entre moi et le monde, comme si nous nous fondions ensemble. C'est une sensation que je peine à expliquer. Souvent les gens comprennent de travers, se mettent à penser que je vis dans une bulle que ne peuvent percer que quelques rares activités. Ce n'est pas le cas. Ce que je ressens est un sentiment de légèreté soudain, qui détache mes deux pieds du sol et donne à mon regard une hauteur inédite : cela ne veut pas dire qu'une lourdeur particulière me pèse le reste du temps, seulement que je suis capable de m'envoler, parfois.

C'est un envol particulier, titubant, qui ne s'appréhende que de l'intérieur.

Mon corps oublie de masquer ce qu'il est en réalité. Mes yeux cessent de se fixer sur les objets qui l'entourent, se contentent de glisser sur un extérieur qu'ils ont l'air de ne plus voir, qu'ils voient pourtant avec plus d'acuité que jamais. Mes mains s'agitent au rythme d'une musique que je suis seule à entendre. Ma mâchoire tombe périodiquement avant de se refermer en pinçant mes lèvres.

Du dehors, j'ai l'air... bizarre, je suppose.

C'est étrange pour moi de le dire. Je n'avais jamais vraiment eu conscience du regard que d'aucuns peuvent poser sur moi. J'avais une connaissance purement théorique, mais je n'avais jamais eu à me demander ce que cela me ferait si soudain moi, enfant du vingt-et-unième siècle, devait me retrouver la cible d'attaques et de moqueries.

Je me souviens trop bien de cette main posée sur mon épaule, hier :
— Attention, on te filme.

Je me rappelle ne pas avoir compris le problème. Il y a toujours des journalistes et des vidéastes les jours de commémoration. Et puis j'ai avisé le groupe que l'on me désignait, ce qui m'a mise étrangement mal à l'aise.

— Officiellement, ce sont des humoristes autoproclamés dissidents. Ils tournent un peu partout pour se foutre de la gueule du monde, littéralement. Y'a pas grand-chose qu'on puisse faire contre eux, comme ils savent très bien rester dans le cadre de la légalité. Mais ils ont des connexions avec des groupuscules fascistes, alors on les surveille.

Ça m'a fait un choc. Un rappel brutal que les témoignages passés ne sont pas que des histoires.

On m'a dit de ne pas signer leur formulaire de droit à l'image, qu'ainsi il suffirait d'un simple signalement pour faire retirer tous les documents où j'apparais à mon insu, que je n'aurais même pas à regarder. On m'a déconseillé de regarder. On m'a dit qu'il y avait des formations avant de se lancer dans le faf-watch, pour se préparer à la violence et savoir l'affronter.

Mais je voulais savoir. Je voulais voir et entendre, établir si oui ou non je suis capable de faire face.

Je rouvre les yeux.

Sur la vidéo, ce n'est pas moi, pas vraiment. C'est mon corps vu par un prisme qui m'aliénise à mes propres yeux.

On me montre comme une curiosité, on me singe. On m'imité jusqu'à faire naître dans mon cœur une honte dont j'aurais dû être préservée, moi qui suis née à une époque où mes particularités sont bien comprises et acceptées.

On passe par-dessus mon visage des inscriptions qui me font douter de moi-même : suis-je vraiment digne lorsque c'est mon corps qui guide mes pensées et non plus mes pensées qui guident mon corps ? Est-ce que l'on peut me faire confiance si mes mots et mon art ont besoin pour exister de se laisser porter par des forces qui me dépassent ? Ne suis-je pas l'esclave de mes manies, sous l'emprise hypnotique de l'engourdissement léger de mes propres doigts que j'agite ? Ne suis-je pas simplement inutile, parasite qui se gargarise de sa propre médiocrité, pantin ballotté par un environnement sur lequel je n'ai jamais vraiment prise ?

Qui peut prétendre avoir prise ?

Deux larmes coulent le long de mes joues, que je n'ai pas su retenir.

J'ai envie de hurler. Juste : pour que le son sorte. Pour rompre le charme et exister à nouveau.

Je sais que je le pourrais. Que personne ne me le reprocherait. Autour de moi il n'y a que des gens qui me comprennent, qui me ressemblent. Des gens qui ont appris à me connaître comme j'ai appris à les connaître en retour, en faisant fi des raccourcis selon lesquels chaque action ne peut s'interpréter que d'une unique façon. Des gens qui savent que si je ne parle pas, ce n'est pas que je fais la gueule, que si je m'agite, ce n'est pas que je m'impatiente, que si mes yeux se perdent, ce n'est pas que je n'écoute pas, que si mon corps se tord au

gré de mes émotions, ce n'est pas que ma tête est vide, que si mes manières d'agir désarçonnent, je n'en suis pas pour autant incapable ni de réfléchir ni de communiquer. Des gens qui disent avec moi que si ma façon d'être au monde est différente, c'est peut-être justement mon décalage qui me donne de la pertinence. Pas que mon point de vue soit meilleur, ni pire. Simplement qu'il existe, que c'est sa mise en relation avec tous les autres qui nous permettra de collectivement avancer.

J'ai le droit de grommeler. J'ai le droit d'attraper ma boule de pâte à modeler pour l'écraser entre mes paumes, la pincer, la malaxer, la rouler et l'écraser à nouveau. J'ai le droit d'être sans avoir à m'en cacher. J'ai tous ces droits-là et bien d'autres encore. Je les ai toujours eus, toute ma vie.

Drôle de vertige de soudain me rappeler la fragilité de cet état de fait. Les générations avant la mienne ont dû se battre pour obtenir ce que nous avons, et il y a toujours une frange de la population qui voudrait nous le retirer.

Je n'en fais rien. Il y a cette voix échappée de mes haut-parleurs qui répète en boucle que je ne vauds rien. Cette voix qui ne devrait pas avoir d'importance, et qui cependant arrive jusqu'à moi, et qui cependant me fait craindre que d'autres se rallient à elle, et qui cependant me donne envie d'être quelqu'un d'autre. Quelqu'un dont on ne se moquerait pas. Quelqu'un qui n'aurait pas à craindre, en cas de régression, d'être parmi les laissés-pour-compte.

— Regardez cette bande d'assistés ! C'est de cela dont on est fier ? D'avoir laissé les gens grandir dans leur délire pour qu'ils puissent faire mumuse avec de la pâte à sel pendant qu'on s'échine à travailler ? Faut pas s'étonner qu'on soit une société qui stagne. On n'a aucune incitation à se dépasser, rien pour récompenser les efforts. Au lieu de ça on se met en ronde et on se félicite d'être des bisounours qui redistribuons les richesses que NOUS avons produites pour faire végéter une bande de légumes. Et je ne parle même pas de tout le pognon qu'on gâche dans des recherches inutiles pour un soi-disant bien commun qui est en fait toujours au bénéfice des mêmes parasites.

J'aimerais ne pas avoir peur de ces propos fascinants.

Après tout, nous avons fait d'innombrables progrès ces dernières décennies, et il semble toujours inconcevable que nous puissions revenir en arrière.

Pourtant ce genre de parole se fait de moins en moins rare, et gagne aussi en légitimité dans les milieux pseudo-universitaires, quitte à

réécrire l'histoire. Je le sais, ou du moins : je pensais le savoir. C'est pour cela que j'ai cliqué sur « lancer la vidéo » au lieu de me contenter de la signaler comme on me l'avait conseillé. Je pensais avoir suffisamment de préparation, moi qui regarde en boucle les documentaires sur l'évolution des luttes sociales depuis la seconde guerre mondiale.

Dans les années 70, les mouvements de droit civique pour les personnes handicapées se sont accompagnés d'initiatives d'auto-soin et d'extraction des institutions médicales et psychiatriques. L'idée était, non seulement d'échapper à ces instances toutes puissantes qui régulent les corps en traçant la limite entre le normal et le pathologique, mais aussi de parler de nous avec nos propres mots. De reprendre la main sur notre propre narration.

Le mouvement a commencé avec ce que nous avions à disposition bien sûr, mais s'est vite étendu. Pour ce qui concerne l'autisme, qui est la neuroAtypie qui me concerne et que je connais le mieux : les travaux ont commencé avec une redécouverte des travaux de psychiatres comme Grounia Soukhareva ou Léo Kanner. Et puis il y a eu une lente harmonisation de ces approches, un élargissement des points de vue, l'établissement d'une définition claire de ce que recouvre l'autisme, des comorbidités associées, des besoins éventuels à prendre en charge. Petit à petit, le diagnostic est devenu plus facile, il a été possible de se rassembler, de partager les expériences, de préciser nos connaissances, de consolider aussi les convergences avec d'autres luttes.

Très tôt nous avons eu le soutien des groupes antiracistes¹ avec lesquels de nombreuses actions ont été menées conjointement. Puis, au travers des revendications LGBT, à cheval entre la psychiatrisation et les questions de genre, nos mouvements et ceux des féministes se sont rapprochés à leur tour.

La clef fut : ne plus jamais répondre « non nous ne sommes pas fols » à ceux qui disent « tu n'es pas comme moi donc tu es fol, tu es fol donc tu n'as le droit à rien », faire savoir au contraire que le problème est ailleurs. Nous avons refusé de dire « non je ne suis pas fol/handicapé, je suis juste autiste (mais pas trop), juste différent (mais pas trop) », et d'autres ont refusé de dire « non je ne suis pas

¹ Il s'agit d'un fait historique également dans notre chronologie à nous : par exemple les Black Panthers ont aidé au ravitaillement lors du « 504 Sit-in » de 1977 où des personnes handicapées (Kitty Cone en tête) ont occupé le bâtiment fédéral de San Francisco pendant 25 jours pour réclamer la signature du décret 504 du « Rehabilitation Act ».

fol/déviant, je suis juste homosexuel », « non je ne suis pas fol/hystérique, je suis juste une femme »...

À la fin du vingtième siècle, les combats pour l'émancipation ont pris une direction inédite. Il ne s'agissait plus de dire « nous sommes capables d'accomplir les mêmes choses que vous, donc on mérite les mêmes droits que vous », mais tout simplement « sans condition, et même si nous sommes handicapés et ne pourrions jamais accomplir ce que vous-même êtes capables de faire, nous méritons les mêmes droits que vous ».

Les choses se sont faites lentement, et il y a eu des périodes de recul, de backlash. Mais petits pas après petits pas, nous avons gagné en force et visibilité.

La déclaration des droits à la différence, ce n'était ni plus ni moins l'aboutissement de tout ce foisonnement intellectuel, quand nous avons eu accès à la réelle complexité de nos existences, que nous avons pu percevoir la diversité au sein même des marges : avoir une étiquette en commun ne signifie pas que nous sommes identiques.

Et voilà que des réactionnaires veulent nous ramener des années en arrière en détarrant le travail d'une obscure psychiatre qui elle-même s'était fait la porte-parole d'un médecin nazi.

Bien sûr, il serait délicat de se réclamer directement d'Asperger, pas plus qu'on ne peut déceimment vanter les « mérites » de Mengele. Il y avait d'ailleurs eu une première levée de boucliers dès 1981 au moment de la publication par Lorna Wing de son article « *Asperger's Syndrome : a Clinical Account* », au point que le *Psychological Medicine* avait fini par changer le titre, avant de publier une rétractation en bonne et due forme.

Reste que l'article existe, qu'il a été publié par une femme qui aujourd'hui, après avoir fait son mea culpa, a plutôt bonne presse. Alors il est facile de la citer pour défendre des idées en tentant de faire oublier d'où elles viennent. Facile et dangereux. Car ceux qui le font veulent scinder le groupe « autiste » en deux catégories de « bas » ou de « haut » niveau. Asperger lui-même n'effectuait cette dichotomie que dans un seul but : déterminer lesquels envoyer à la chambre à gaz et lesquels tenter de reconditionner pour les besoins productivistes de son temps.

J'ai peur parce que je sais qu'après nous, les autres suivront. Quand on commence à décréter qui est « comme il faut » et qui ne l'est pas, il est facile de rogner de plus en plus les contours du cercle restreint de la normalité.

Je sais qu'après avoir mis au rebut les handicapés les moins productifs, il sera facile de s'attaquer aux suivants : de psychiatriser des catégories de personnes sous le prétexte de leur genre, de leur sexualité, de leurs origines présumées ou de n'importe quel autre critère arbitraire.

J'ai peur car je sais qu'en même temps que nous, d'autres communautés se font attaquer sur d'autres fronts. Ce sont des départs d'incendie simultanés, et quand j'arrive en hurlant « Au feu ! Venez nous aider avant que les flammes ne se répandent jusqu'à vous ! » d'autres me répondent « il y a un autre départ d'incendie ici aussi, que nous devons gérer en priorité. Je ne peux pas t'aider tant que moi-même : je brûle ». Alors nous gérons l'urgence comme nous pouvons, et petit à petit nous nous séparons. Nous perdons l'habitude de travailler ensemble, de nous écouter. Nous oublions combien nos expériences s'entrecroisent.

Nous n'apprenons pas du passé. Pas à cette échelle.

La deuxième guerre mondiale est loin.

Nous qui vivons aujourd'hui ne l'avons pas connue, pas plus que nos parents. Alors on regarde toutes les horreurs avec un certain sentiment de supériorité. On se dit que cela ne peut pas arriver. Qu'on est plus malin que ça. Que nous, on ne se laissera pas aller à de pareilles extrémités. Que ce n'est même pas la peine de se méfier.

C'est ce que je me suis dit. Moi qui connais l'Histoire, je m'étais convaincue qu'elle ne pouvait pas m'affecter.

« On est au vingt et unième siècle ! On est capable d'avoir du recul, de prendre ce qu'il y a à prendre dans les théories eugénistes d'un fasciste sans se laisser contaminer par le reste de sa doctrine... »

Quelle arrogance !

Non, nous n'apprenons pas de nos erreurs. Si le pire est advenu, s'il a été dit et théorisé, il laisse toujours derrière lui des germes prêts à renaître.

J'en viens même à mesurer combien notre présent tient du miracle : les travaux de Lorna Wing sont passés sous silence à l'époque de leur publication. Que serait-il advenu si, d'une façon ou d'une autre, sa parole de psychiatre avait eu plus d'écho que celle des autistes eux-mêmes ? Si nous n'avions pas eu l'opportunité de nous réaffirmer par et pour nous-mêmes ? Si nous n'avions pas remis le soin au cœur de nos préoccupations ? Si, emplis de cette assurance nouvelle, nous n'avions pas su unir nos forces avec les autres luttes ?

Même sur des sujets d'apparence anecdotique : je m'inquiète du nombre de gens qui se sont plaints cette année de la campagne de vaccination qui a été menée, arguant que nous avons gâché notre argent en le dépensant pour trouver préventivement une parade à un virus qui n'a au final contaminé qu'une poignée de personnes très loin de chez nous. Les crises que l'on a su éviter n'ont-elles aucune importance ? Pourquoi n'écoute-t-on pas les témoins des années SIDA quand ils nous expliquent les pertes énormes qu'il aurait pu y avoir, et notamment dans les milieux queers, si nous n'avions pas mis tout en œuvre dès le début pour informer correctement la population et allouer tous les moyens nécessaires à la recherche d'un remède ?

Je pense au revenu universel qui est une conséquence directe de la déclaration des droits à la différence de 1977 : Chaque personne, indépendamment de son âge, de son genre, de ses origines, de ses croyances et de ses capacités, doit bénéficier d'un accès égal aux ressources morales et matérielles que sont : l'éducation et à la culture, l'information, la jouissance d'un logement décent, l'eau et la nourriture en quantité suffisante, la liberté et le temps pour l'exercer, le soin libre et éclairé, l'expression et la résistance à l'oppression, l'autodétermination et les moyens de mener à bien son projet de vie dans les meilleures conditions possibles.

Je me demande à quoi aurait ressemblé le monde si une telle déclaration n'avait pas vu le jour, occultée par la parole d'experts s'arrogeant le droit, sous prétexte d'érudition, de décider de l'extérieur ce qui vaut mieux pour autrui.

Je fixe mon écran, les slogans haineux ou moqueurs inscrits en lettres majuscules par-dessus mon corps filmé et altéré.

Je me regarde jusqu'à ce que les images perdent de leur sens, qu'il ne reste plus que la danse, celle que je connais, et alors seulement un long cri sort de ma gorge. Aigu et gai. Un appel auquel on répond.

Aline me rejoint, enroule ses bras autour de moi, fronce les sourcils en avisant mon écran, l'air de dire « mais qu'est-ce que tu regardes ? Tu te fais du mal ».

Je lui souris.

J'ai envie de tout lui raconter. Encore. Je connais l'histoire de nos luttes par cœur. J'en parle tout le temps. Je la grave sur les bras de glaises de mes sculptures, j'écris les noms et les dates dans leurs mains portées vers le ciel.

Au lieu de cela, je la prends pour témoin tandis que je signale la

vidéo comme j'aurais dû le faire depuis presque une heure. J'aurais aimé ne pas avoir à le faire. Mais j'ai toujours su que le partage de contenu haineux ne pourrait jamais faire partie de la liberté d'expression. C'est à ce prix seul que notre société ne sombrera pas à nouveau vers ses heures les plus sombres : pas de projo pour les fachos.

Quand c'est fait, je suis heureuse qu'Aline soit là pour m'aider à me relever. Elle ferme délicatement le rabat de mon ordinateur portable. Doucement elle me berce, me calme. Naturellement mes mains trouvent le chemin de son corps à elle, son corps de chair que je caresse d'une façon bien différente de mes œuvres : je ne cherche pas à la modeler, simplement à entrer en contact. À communiquer avec elle.

Je sais que nous avons l'air bizarre, mais je n'y pense pas.

J'aime Aline parce qu'avec elle je sais que je peux être entièrement moi. Elle n'est pas la seule à m'accepter, mais les autres donnent si souvent l'impression de se retenir de me juger. Je les vois me regarder en s'efforçant de ne rien dire, de ne rien laisser paraître d'autre qu'une vague tolérance : « ok c'était chelou, mais fais, fais-donc, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? J'vais pas t'empêcher de faire tes trucs hein ».

Aline ne m'aime pas malgré mes particularités. Elle m'aime à travers elles. Elle ne se retient pas de me juger car elle n'a pas peur du jugement qu'elle pourrait porter. Elle voit comme je suis, comme je bouge, comme je parle, et elle me répond dans le même langage « ok c'était chelou. Recommence ! J'aime ça. Comment fais-tu pour produire ce son ? Comment bouges-tu tes doigts ? Comment te fonds-tu dans la matière ? Fonds-toi avec moi ? Laisse-moi t'imiter. Apprends-moi ! Apprends de moi ! ».

Ma chance, ce n'est pas seulement les avantages matériels auxquels je peux prétendre, c'est vivre dans un monde où il m'est possible de rencontrer des gens comme Aline qui me ressemblent et me comprennent. Des gens qui n'ont pas été brisés par une vie d'injustices, qui peuvent me porter comme je les porte en retour.

Avec Aline je danse, et mes émotions se déroulent au fil de notre mouvement conjoint. Nous oscillons au rythme de la musique de nos pensées qui s'éclairent.

Ça sort.

« Ça » que je ne sais pas nommer : la valse de mes idées qui a besoin de se matérialiser par le geste pour ne pas me corroder de l'intérieur jusqu'à l'implosion.

Je ris.

XXVII

Je ris de mon rire que je vocalise, de ma vie qui se poursuit, de ma chance aussi : celle d'avoir autour de moi des gens qui m'aident à retrouver ma confiance, juste là, dans l'intimité de notre appartement, avant de ressortir au grand jour.

Je ne renoncerai pas à revenir sur le devant de la scène, raconter à nouveau mon histoire jusqu'à faire oublier la version salie que d'autres voudraient propager à ma place.

Quand nous nous essouffons, nous nous regardons l'une l'autre. Aline et moi. J'approche doucement mon visage du sien, jusqu'à croquer son oreille. Un mordillement qui veut dire : « Merci d'être là ».

© Eva D Serves 2022



Eva écrit depuis longtemps, se plaît à ne pas avoir de genre de prédilection, préférant jouer de la zone floue où ils se rencontrent, et a rejoint en 2019 l'organisation du festival des imaginaires LGBT+ : Fantastiqueer. Sur son blog (<http://evadserves.ovh/>), il est question de son rapport à l'écriture et aux mots, de ses lectures.

« Ralliez-vous à mon panache noir »

Marie Arduin

Le 22 juin 1559, au cours d'un tournoi, le roi Henri II est mortellement blessé. Du moins c'est ainsi que nous connaissons l'histoire. Mais supposons seulement que la lance de Montgomery ne se soit pas brisée, et que le roi se soit contenté de mordre la poussière...

Paris, rue Saint Antoine,
le 22 juin 1559

L FAIT UNE CHALEUR ACCABLANTE. La foule, massée près des enclos, se disperse peu à peu. Plusieurs joutes ont déjà eu lieu, soulevant des monceaux de poussières à chaque passage des chevaux.

Seuls les plus téméraires, ceux qui veulent vraiment voir le roi, sont encore là, les autres ont préféré regagner l'ombre de leurs maisons.

L'air est chaud, brûlant même. Et pourtant, dans les rues de la capitale, l'atmosphère est à la joie. Les Parisiens sont ravis. Il faut dire que le roi n'a pas lésiné pour leur offrir une fête grandiose qui doit durer toute la semaine, avec bals, buffets, concerts, et pour clore le spectacle, un tournoi de chevalerie.

Toute la rue Saint-Antoine a été dépavée et d'immenses tribunes ont été dressées face à l'hôtel de Tournelle. Il y a des oriflammes partout, qui célèbrent la grandeur du royaume de France.

Henri II vient d'avoir 40 ans. Il est dans la force de l'âge. C'est un homme grand, d'une belle prestance, toujours sérieux, conscient de son devoir de souverain. Mais aujourd'hui il veut en profiter. Il vient de marier sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie et sa fille aînée Élisabeth au roi d'Espagne, Philippe II. Et il peut être fier. Par ces alliances, il renforce la sécurité du royaume et, il l'espère bien, sa puissance.

XXIX

Le roi adore faire de l'exercice et aime en particulier les tournois de chevalerie. Et il n'a guère l'occasion de pratiquer cette activité d'un autre temps.

Henri est monté sur son cheval avec l'aide de son écuyer. Il lui tarde d'en découdre une dernière fois. Les deux premières joutes n'ont rien donné.

Comme à l'accoutumée, il porte les couleurs de sa belle, le noir et le blanc. Il sait que ce soir, comme tous les autres soirs, il la retrouvera, toujours plus belle, toujours plus aimante. Il ne se lasse pas de son corps voluptueux, de ses caresses expertes. Et dire que la première fois qu'il l'a vue il n'avait que sept ans... Touché en plein cœur par la belle Diane de Poitiers, son amour est toujours aussi grand malgré les années.

Perdu dans ses pensées, le roi n'a pas entendu le cor qui appelle ceux qui doivent s'affronter. En face de lui, un de ses amis, Gabriel de Montgomery, chef de sa garde personnelle.

Henri saisit son heaume, l'enfile rapidement.

— Majesté, Majesté, attendez ! crie un petit homme qui se précipite vers lui.

Henri hésite. Il est impatient d'en découdre, il ressent la fébrilité de son cheval, lui aussi prêt à aller tournoyer.

— Majesté, votre heaume !! crie l'homme à plein poumon.

Il se précipite vers le roi, escalade le montoir et, d'un geste le plus rapide possible, remet correctement le casque de son roi. On ne sait jamais.

Les adversaires sont face à face sur le champ de lice. Pas un souffle, pas un bruit. On entend seulement le martèlement des chevaux, impatients de s'élaner. Le signal est donné : les deux combattants se précipitent l'un vers l'autre, soulevant un immense nuage de poussière. Les chevaux galopent. Ils se rapprochent. Les lances sont baissées, l'une face à l'autre. Plus que quelques mètres.

Une clameur immense s'élève des tribunes. Un cavalier est tombé. C'est le roi. Il est à terre. Le roi est blessé.

À l'autre bout du champ de lice, Montgomery arrête son cheval, fait signe à son écuyer de venir l'aider à descendre au plus vite.

Henri est au sol. Il ne peut se relever seul. Il est furieux. Être jeté à terre, quelle humiliation ! Que pouvait-il lui arriver de pire !

Montgomery s'approche de lui, inquiet. Il lui tend la main dans un

geste de chevalerie. Comment va réagir le roi ? Henri la saisit, se relève.

Personne n'ose bouger dans les tribunes. Cette chute, est-ce un mauvais présage ? Que doit-on faire ?

Et soudain, Henri soulève le bras de son ami en signe de victoire. Tous soupirent de soulagement. Même s'il a perdu, le roi va bien. Tout va bien.

Henri a retiré son armure, rangé son heaume. Il a su dominer sa colère et faire bonne figure. Il a félicité Montgomery pour sa prouesse : il n'est pas donné à tout le monde de faire mordre la poussière à son roi ! Mais il sait déjà qu'il organisera un autre tournoi, une autre fois et il leur montrera alors à tous qu'il mérite son surnom du « roi chevalier ».

Il lui faut maintenant regagner le Louvre, retrouver son épouse, ses enfants et tous les invités, français et étrangers, venus à Paris à l'occasion des mariages princiers.

*

30 septembre 1567

Château de Chenonceaux

— Oh mon dieu, mais qu'allons-nous dire à Sa Majesté ?

— Sacrebleu, je ne sais pas comment il va prendre la nouvelle...

— Très mal, ça, c'est certain ! En attendant, il n'y a qu'une chose à faire, prier. Prions pour le salut de l'âme de cette pauvre femme et surtout pour notre roi bien aimé.

Les deux jeunes femmes s'agenouillent et baissent pieusement la tête. Elles confient à Dieu l'âme leur maîtresse et souhaitent de tout cœur que le roi ne souffre pas trop. Il lui était tellement attaché !

Quelques heures auparavant, Diane de Poitiers se promenait encore dans ses jardins. Elle s'est effondrée après avoir croqué dans une framboise cueillie à même l'arbuste. Elle n'a pas vu l'abeille qui y était cachée. Elle repose désormais sur son lit. Elle a l'air sereine, comme endormie.

Dans le château, rien ne bouge. Tout est suspendu en attendant les directives du roi, qu'on a fait prévenir aussitôt. Sa réponse ne devrait désormais plus tarder.

Soudain, au loin sur la route, un cavalier approche. Enfin !

L'homme arrive devant le château et met pied à terre. L'intendant se précipite vers lui. Il vient de reconnaître le roi en personne. Il est blême, épuisé par la longue course à cheval qu'il a faite d'une traite depuis qu'il a appris la nouvelle.

— Où est-elle ? demande-t-il simplement.

— Nous l'avons installée dans sa chambre, sire. Nous...

Le roi ne l'écoute plus, il est déjà parti.

Henri s'approche du lit. Diane est là, celle qui depuis son enfance est à ses côtés, comme gouvernante, comme amie, puis comme maîtresse et conseillère.

Il la voit, belle comme au jour de leur rencontre, ce moment funeste, où en application du traité de Madrid, il a dû partir comme otage pour les prisons espagnoles. Elle était là, sur la rive de la Bidassoa, avec toute la cour, venue accompagner les petits princes. Il sent encore sur sa joue la douceur du baiser qu'elle lui a donné et qui a scellé cet amour.

Il s'agenouille et se met à pleurer.

La dernière fille d'Henri II, la princesse Marguerite, est inquiète. Le roi a quitté Paris alors que la situation devient de plus en plus tendue. La nouvelle religion qui se répand dans toute l'Europe divise de plus en plus les habitants du royaume. Les huguenots, adeptes de Luther et de Calvin, refusent l'autorité du pape, sont convaincus de pouvoir s'adresser directement à Dieu sans passer par l'intermédiaire des prêtres et se disent capables de comprendre seuls la Bible.

En face d'eux, les catholiques, dont la plupart sont convaincus qu'il n'y a pas de cohabitation possible, que pour mériter le paradis il ne faut tolérer aucun écart, que seul le pape peut guider les chrétiens et que les hérétiques qui prétendent le contraire doivent tous être éliminés.

À travers le royaume, on assiste de plus en plus à des échauffourées, des bagarres, et même quelques massacres.

Hier encore, à Nîmes, un incident a dégénéré. Une marchande protestante insultée par quelques soldats catholiques a ameuté les paysans du coin. Des insultes ont transformé cet attroupement en émeute qui a dégénéré on ne sait comment. Églises pillées, moines et clercs jetés au fond d'un puits, même le clocher de la cathédrale a été attaqué ! Tout cela pour quelques légumes piétinés...

Hélas, ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

Et comme si cela ne suffisait pas, les puissances étrangères s'en mêlent, trop contentes de pouvoir affaiblir le royaume de France.

Les protestants peuvent compter sur l'aide d'Elizabeth I^{re}, reine d'Angleterre, tandis que les catholiques sont soutenus et grassement financés par le roi d'Espagne.

La guerre menace de toute part mais le roi n'en a que faire.

28 juillet 1568,
Château de Chenonceaux

Depuis bientôt un an, le roi est enfermé à Chenonceaux. Il n'a plus goût à rien. Il erre de pièce en pièce, passe des heures à dormir. Tout lui rappelle Diane, sa belle Diane.

Il n'était pas à ses côtés au moment de sa mort, rien que cette idée le désespère. Elle est partie seule, sans lui. Il est arrivé trop tard pour lui dire adieu. Et depuis, il se sent perdu.

Et pourtant ce n'est guère le moment ! La situation relativement calme depuis quelques mois, redevient inquiétante. Les huguenots ont désormais un chef. Le jeune Henri de Bourbon-Navarre réclame la constitution d'un royaume protestant, ce qui priverait la France d'une large partie des territoires au sud de la Garonne. Et de cela, il ne serait être question !

Marguerite comprend bien le désespoir du roi son père. Elle connaît les liens qui l'unissaient à Diane, mais cela ne justifie pas d'abandonner la mission que Dieu lui a confiée !

Elle est venue jusqu'à Chenonceaux pour essayer de le rappeler à la raison, le faire réagir. Elle a fait de son mieux en l'attendant, mais le roi seul a l'autorité suffisante pour apaiser le royaume et éviter une guerre.

Parce que, face aux protestants qui s'organisent sous l'autorité d'Henri de Navarre, les ultra-catholiques ont aussi trouvé un chef, le duc de Guise, et il a été rejoint par Hercule-François, le plus jeune fils du roi. Et il est prêt à monter sur le trône si le roi ne réagit pas.

Marguerite connaît l'ambition dévorante de son jeune frère, qui n'hésiterait pas à déclencher une guerre civile. Elle veut éviter cela à tout prix.

Même malheureux, il a des responsabilités qui dépassent largement le cadre de sa petite vie. Le sort du royaume est entre ses mains. Il faut que quelqu'un lui parle, et ce ne peut être qu'elle. Et si elle ne peut faire autrement, elle le fera revenir de force à Paris.

Arrivée depuis le matin à Chenonceaux, Marguerite a cherché son père partout. Aux dîners de ses gens, il erre souvent dans les jardins, ou vers les bois. Elle l'a finalement retrouvé dans la pénombre de la chapelle, assis sur un prie-Dieu, près du tombeau de Diane.

— Père, c'est moi Marguerite. Père, il faut que nous parlions. L'heure est grave.

Henri regarde sa fille sans vraiment la voir. Il a vieilli de dix ans en quelques mois et semble à bout de force et de courage.

— Sire, le Royaume a besoin de vous. Que penserait Diane si elle vous voyait ainsi ? Père, je vous en supplie...

Henri sourit à sa fille. Elle est maligne, elle sait ce qu'il faut dire. En la voyant entrer dans la chapelle, il a pris conscience qu'il n'allait pas pouvoir rester là, seul à se morfondre.

— Oui, je sais... Un roi ne s'appartient pas, il appartient à son royaume. C'est une lourde tâche, ma fille, une lourde tâche.

Péniblement il se lève, se redresse, jette un dernier coup d'œil au tombeau derrière lui et, sans se retourner, se dirige vers la lumière aveuglante qui semble l'appeler dehors.

Une fois sorti de la chapelle, il regarde Marguerite.

— Alors, peux-tu m'expliquer ce qui se passe de si grave ?

Elle pousse un soupir de soulagement. Son père est de retour parmi les vivants. Elle n'est plus seule.

Mis au courant, Henri décide d'organiser la défense de son royaume, et quelle meilleure défense que l'attaque ?

Pour commencer, il décide de faire condamner Henri de Navarre pour haute trahison. Comment ose-t-il défier son roi ?

En quelques semaines, l'affaire est réglée. En tant que suzerain du royaume, le roi a droit de haute justice. Il fait donc appel à la *curia regis* qui juge les vassaux de la couronne. Henri de Navarre lui a juré fidélité devant Dieu, la cour le déclare donc parjure.

Montgommery est chargé de son arrestation. Depuis l'affaire du tournoi, il est prêt à tout pour témoigner de sa fidélité au roi. À la tête

d'une armée de 300 hommes, il prend la route de Nérac, le château où s'est réfugié Navarre.

Non content de s'être débarrassé d'un ennemi, le roi a aussi agrandi son territoire. Désormais Navarre, Béarn, Albret, Bigorre, Périgord et Armagnac font partie du royaume de France !

Pour son fils, c'est plus délicat. Hercule-François n'a, pour l'instant, rien fait d'autre que de se joindre à la Ligue ultra-catholique créée par le duc de Guise. Seule la rumeur semble dire qu'il aurait envisagé de s'emparer du pouvoir. Il faut l'occuper à autre chose, lui donner de quoi nourrir son ambition tout en l'écartant du trône.

Là encore, Marguerite a une idée. L'Amérique ! Ce nouveau continent découvert il y a encore peu de temps et qui regorge de merveilles inexplorées. Et si Hercule-François prenait en charge l'exploration de ces nouvelles terres au nom du roi de France ?

Roi des Amériques, voilà un titre qui devrait lui plaire et assouvir son désir de pouvoir. Elle a pensé à tout.

Privés de leur chef, prisonnier dans l'une des nombreuses forteresses royales, les huguenots n'arrivent pas à s'organiser face aux armées du roi qui prennent rapidement le contrôle de tout le Sud-Ouest.

En dépit de son âge et du danger, Henri II choisit de mener lui-même les troupes à la bataille. Il sait que sa présence leur donne à tous du courage. À cheval, à la tête de son armée, il se sent revivre. Les Gascons offrent peu de résistance, très impressionnés par cette armée disciplinée, puissante, et surtout par le charisme du roi.

Une vraie promenade de santé !

Débarrassée de la menace protestante, Henri décide ensuite de s'attaquer à la Ligue ultra-catholique. L'armée, dirigée par Henri de Guise et financée par le pape et son allié le roi d'Espagne, est bien mieux organisée et résiste aux attaques royales.

Les combats sont rudes. Le roi est mis en difficulté. Les villes de Bordeaux, Lyon, Toulouse se soulèvent. La Normandie prend fait et cause pour les Guise.

La guerre civile que le roi et sa fille Marguerite voulaient à tout prix éviter déchire le pays. Catholiques contre protestants, grands nobles contre-pouvoir royal, pères contre fils.

Le duc de Guise profite de l'absence du roi pour entrer dans Paris. Il veut convaincre les très catholiques Parisiens que le roi a signé une alliance avec les huguenots et que bientôt il les fera tous massacrer... Un roi protestant, c'est impossible ! Malgré la peur qu'il a réussi à faire naître, peu le suivent et après quelques semaines, il doit fuir et trouve refuge, loin de la capitale, au château de Joinville.

Le roi, galvanisé par le départ de son ennemi, prend la tête de l'armée et aux cris de « ralliez-vous à mon panache noir » marche sur Paris. Le voyant arriver, la ville ouvre ses portes. Il est accueilli par une foule en liesse qui l'acclame. Vive le roi ! Vive le roi !

Et les unes après les autres, les villes ouvrent leurs portes aux armées royales. À chaque fois, le roi soigne son entrée. À cheval, son panache noir sur la tête, il parade à la tête des troupes et réaffirme ainsi son autorité sur tous ses sujets catholiques comme protestants.

Après trois longues années de combat, les Français sont soulagés, la guerre est enfin terminée, et ce, grâce au roi. Ceux qui, jusque-là, critiquaient cette autorité grandissante, nostalgiques de l'époque où il n'était qu'un suzerain parmi les autres, ont pris conscience que ce pouvoir central fort les protège. Si le roi a été béni par Dieu lors de son sacre, c'est qu'il a pour mission de les guider.

Mais Henri sait qu'il doit encore construire la paix. Le royaume a souffert de la guerre mais surtout des divisions entre catholiques et protestants. Reconstruire l'unité du royaume, c'est pour lui le meilleur gage de sa future prospérité. Pour cela, il sait qu'il peut compter sur sa fille Marguerite.

*

18 août 1572,
Cathédrale Notre-Dame de Paris

Pour célébrer les noces de leur nouveau chef, de nombreux protestants sont venus jusqu'à Paris. On les croise dans tous les recoins de la ville et il ne reste plus une seule chambre libre dans toute la région.

C'est que l'occasion est exceptionnelle ! Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de pouvoir assister à un mariage princier entre la fille

du roi et le fils de son fidèle bras droit. François de Montmorency a remplacé son père Anne dans la charge de grand connétable du royaume et il sera bientôt le gendre du roi... Certains disent même son successeur. Mais chut, ce ne sont que des rumeurs !

Pour préparer le mariage et le traité qui sera signé à cette occasion, Henri a organisé un grand colloque qui s'est tenu l'année précédente dans le prieuré royal de Poissy. Quarante-six prélats catholiques, douze ministres du culte protestant et une quarantaine de théologiens ont été réunis pour définir comment vivre ensemble, en respectant les croyances des uns et des autres.

Les débats ont été houleux et Jacques d'Humières, gouverneur catholique de Péronne, a été assassiné par des fanatiques lui reprochant de tendre la main aux protestants. Dès le lendemain, l'amiral de Coligny, en charge de la sécurité, a arrêté et fait pendre les coupables haut et court.

Les débats ont pu reprendre et la veille du mariage un accord a finalement été trouvé.

Les cultes catholiques et protestants sont autorisés dans l'ensemble du royaume, sauf Paris qui reste catholique et certaines villes comme La Rochelle, Issoire, Aigues-Mortes, Beaucaire, Périgueux qui seront réservées au culte protestant.

Le roi devient le chef de l'Église Chrétienne Gallicane. Et si lui doit être catholique, il s'engage à protéger tous les croyants de son royaume, sans distinction.

Les prélats catholiques ont dans un premier temps refusé de signer. Il a fallu que les représentants du roi fassent des concessions – la ville de Paris et le roi catholiques – pour qu'ils acceptent. Pour les protestants, la liberté de culte était essentielle et ils ont accepté sans trop de difficulté cette tutelle royale, garante de leur liberté.

Puis il a été question du mariage de Marguerite et François. Après plusieurs mois, on est enfin arrivé à un accord : une cathédrale catholique, oui, mais la cérémonie aura lieu sur le parvis. Une bénédiction, oui, mais par un cardinal catholique et un pasteur protestant, simultanément et non l'un après l'autre. Et chacun sera libre ensuite d'assister ou non à la messe et de communier.

Henri II est fier de marier sa fille. Pour l'occasion, Catherine de Médicis, son épouse, est sortie de sa retraite de Chaumont-sur-Loire et est venue à Paris. On a du mal à reconnaître dans cette femme vieille et bouffie la reine de France. L'a-t-elle seulement vraiment été ? Diane a régné sur le cœur du roi, Marguerite à la cour. Mais Catherine a rempli son devoir : elle a donné des héritiers à la couronne.

Aucun des frères de Marguerite n'est là. Alexandre-Henri n'a pas quitté son royaume de Pologne ni Hercule-François l'Amérique, mais chacun a envoyé un cadeau pour l'occasion. L'ambassadeur arrivé de Varsovie a apporté une lettre ainsi qu'un magnifique collier orné de pierres précieuses et un personnage coiffé d'une drôle de crête et à moitié nu est arrivé au Louvre de la part d'Hercule. Le courrier qui l'accompagnait parlait d'un habitant des Amériques. Drôle de cadeau !

Tout le monde attend de voir la princesse. Les paris sont ouverts quant à la couleur de sa robe. La mode est au blanc depuis le mariage de Marie Stuart mais le rouge est tellement plus beau ! Le noir c'est pour les paysannes qui veulent pouvoir remettre leur robe. Oh ! La voilà ! Orange, Marguerite a choisi une robe couleur de feu, brodée de pierres précieuses qui scintillent au soleil.

Les époux échangent leur consentement devant la foule assemblée et émue. Le mariage doit être suivi par plusieurs jours de festivités.

Le plus important reste encore à venir. Avec le traité de la Saint-Barthélemy – nommé ainsi puisqu'il est signé le 24 août –, le roi de France devient chef de son Église. S'il reconnaît l'autorité spirituelle du pape, il est le seul maître dans son royaume. Il sera secondé par un concile de représentants catholiques et protestants, à parité, qui veilleront au respect des dogmes.

Chaque sujet, quelle que soit sa religion, devra prêter un serment de fidélité au roi, et s'acquittera à ce moment-là d'une somme symbolique marquant l'attachement au royaume et au bien collectif, incarné par le roi. Tous devront participer sans aucune exception. C'est sur cette question que les débats ont été le plus houleux. Faire accepter aux nobles et au clergé le versement d'une somme, même symbolique, ne s'est pas fait sans quelques difficultés !

Le légat du pape est arrivé. Tous craignaient l'excommunication mais Pie V est un pragmatique. Son autorité morale n'étant pas remise

XXXVIII

en cause, il a considéré que ce compromis pouvait être temporairement acceptable, en attendant de réformer l'Église catholique et de reconquérir tous les croyants égarés. De toute façon, il n'a pour l'instant pas les moyens de mener une guerre, surtout contre le puissant royaume de France.

Désormais, il est temps pour le roi de profiter de la fête. Depuis son retour, Henri n'a pas pris un instant de repos. Ce soir, il est bien décidé à en profiter. Son cœur sera toujours fidèle au souvenir de Diane, son amour éternel, mais il est temps de s'amuser. Il a remarqué une jeune femme timide qui l'observe de loin. Elle est belle, elle lui plaît. L'heure est désormais aux plaisirs.

*

14 juin 1574,
Paris, château du Louvre

— C'est la fin, Votre Altesse. Vous feriez mieux de venir au plus vite, murmure le valet de chambre.

Henri lève la tête. Depuis des mois le dauphin est malade, les médecins ont tout tenté et ne savent plus quoi faire. Toutes les congrégations religieuses de Paris prient pour lui, mais même cela n'a pas suffi.

Henri traverse le Louvre de son pas énergique et rapide. La voiture est garée dans la cour, il s'installe et fait signe au cocher qu'il peut partir. Le château de Vincennes n'est pas si loin, il espère arriver à temps.

Doucement, il pénètre dans la chambre où repose son fils. Elle est plongée dans la pénombre. On entend juste la respiration sifflante du malade. Soudain, celui-ci se redresse d'un coup, tousse, semble s'étouffer, reprend son souffle bruyamment et s'effondre dans son lit. On sent bien que la mort est proche, qu'elle rôde.

La santé de Charles a toujours été fragile, il est souffreteux et, depuis l'enfance, a régulièrement des accès de fièvre qui le contraignent à s'aliter.

Henri aperçoit à ses côtés une jeune femme blonde, la maîtresse de Charles.

Il regarde ce fils qui est en train de mourir. Ce n'est pas le premier qu'il accompagne vers la tombe. Sur dix enfants, quatre sont déjà morts.

Il a été peu touché par le petit Louis, décédé avant d'avoir un an, ou par les jumelles Jeanne, morte à la naissance, et Victoire, deux mois plus tard. C'est surtout la reine Catherine qui a eu du chagrin. Mais il a enterré François, son fils aîné mort dans d'horribles souffrances d'une infection à l'oreille.

Et il a vu partir son fils Alexandre-Henri, élu roi de Pologne sous le nom de Henryk Walezy. Désormais, la France a un puissant allié à l'Est, mais Henri regrette le départ de ce fils qui aurait été digne de lui succéder un jour.

Si Charles meurt – et au vu de son état, cela ne devrait plus guère tarder –, il ne lui reste qu'Hercule-François, parti conquérir l'Amérique. Aura-t-il la volonté de revenir et de poursuivre l'œuvre entamée par son grand-père le roi François I^{er} et qu'Henri tente de continuer ?

Il lui reste aussi une fille, la belle Marguerite de Montmorency. Depuis que la reine Catherine s'est retirée à Chaumont-sur-Loire – elle n'a pas supporté le départ de son fils adoré pour la Pologne –, elle a remplacé sa mère au côté du roi. Elle accueille les ambassades étrangères, organise bals et réceptions et fait rayonner par la tenue de salons littéraires et de festivals la culture française à travers toute l'Europe. Il réalise qu'il discute avec elle de plus en plus souvent de la gestion du royaume, et qu'elle lui apporte des idées que ses autres conseillers n'ont pas. Le traité de la Saint-Barthélemy est son idée. Elle n'a, aux yeux de son père, qu'un défaut, être une femme.

— Père...

La voix de Charles n'est qu'un murmure. Il a du mal à parler, il souffre.

Henri se penche vers lui.

— Oui mon fils...

— Père, promettez-moi de prendre soin de Marie pour moi et du fils que nous avons eu ensemble.

Un fils ? Mais il n'a jamais entendu parler de cet enfant ! D'où sort-il ? Charles a bien eu une fille avec son épouse, la petite Marie-Élisabeth, une enfant gracile, douce et gentille qu'Henri adore. Mais un fils ?

Il est sur le point de poser des questions, mais devant le regard piqué de Charles il n'ose pas.

— Oui, ne t'inquiète pas. Je prendrai soin d'eux. Ils ne manqueront de rien, je m'y engage devant Dieu.

Marie, assise près du lit de Charles, a bien vu l'air étonné du roi. Elle

est très intimidée. Charles ne lui a jamais fait peur, mais le roi...

— Majesté, dit-elle d'une petite voix à peine audible. Nous avons un fils, il vient d'avoir un an. Mais Charles avait peur qu'on nous fasse du mal, vous savez, les gens à la cour...

Elle ne termine pas sa phrase, mais Henri comprend. Être un bâtard, même de sang royal, ce n'est pas facile à porter pour un enfant.

— Où est cet enfant ?

— Au château de Fayet, père, dans le Dauphiné, répond Charles qui a suivi la conversation.

— Faites-le revenir à Paris, il doit grandir à la cour, je veillerai sur lui. Et sur sa mère, rajoute-t-il.

Charles se sent soulagé. Il peut mourir serein, ceux qu'il aime sont en sécurité.

*

14 juillet 1584,
Paris, Château du Louvre

Un courrier est arrivé des Amériques. Les voiles noires du bateau ont annoncé, bien avant son arrivée au port, que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

Après plusieurs mois de souffrance, le roi des Amériques, Hercule-François, est mort.

Peu de gens le pleurent. Il est parti depuis longtemps et n'a jamais été vraiment apprécié, mais sa mort soulève un immense problème. Sur les dix enfants qu'a eus Henri II avec sa femme Catherine, il ne reste que Marguerite de Montmorency, « la belle Margot », mais la loi salique est très claire : « *le royaume de France ne peut tomber en quenouilles* ».

Pour trouver un héritier mâle, il faut remonter jusqu'au XII^e siècle : la famille d'Henri II descend du fils aîné de Saint Louis, celle du seul descendant mâle vivant, de son sixième fils, Robert de Clermont. Et bien que cousin au 22^e degré, c'est donc Henri de Bourbon-Navarre, emprisonné pour haute trahison qui est l'héritier du trône.

Le roi a 65 ans. Il se sent en forme mais il sait qu'il doit penser à l'avenir. Il ne veut pas que toute l'œuvre de sa vie soit anéantie et que le royaume retombe dans des guerres sans fin. Il lui faut un successeur et ce ne peut être Henri de Navarre. Non seulement il est protestant – et le traité de la Saint-Barthélemy a été très clair sur ce point – mais il a aussi été condamné pour trahison. Henri reçoit régulièrement des

nouvelles du château d'Usson en Auvergne où il est retenu prisonnier. Il semble avoir accepté son sort et s'est organisé une vie entourée de joyeux compagnons de chasse et de beuverie.

Alors qui ?

Henri ne voit qu'une seule solution, mais pour cela il va devoir convoquer les États généraux, cette assemblée qui réunit les trois ordres du royaume, seule habilitée à réformer la fiscalité, mais surtout à statuer sur les problèmes dynastiques.

Le 5 mai 1586, après une année à organiser dans tout le royaume des élections pour chacun des trois ordres, les députés sont arrivés à Paris et siègent pour la séance d'ouverture dans une grande salle construite à cette occasion, à l'emplacement d'une fabrique de tuiles désaffectée, non loin du Louvre.

Tous savent pourquoi ils sont là et si, selon la coutume, chacun a apporté les doléances exprimées, ils n'ignorent pas que la vraie question concerne la succession du roi.

Henri II est là. Son trône a été installé sur une estrade d'où il peut voir l'ensemble des députés. Face à lui, ceux qui représentent tous les habitants du royaume.

Le roi se lève. La coutume veut qu'il parle le premier, puis qu'il laisse les députés débattre.

— Moi, Henri II, roi de France par la grâce de Dieu, je déclare ouverte la séance. Je crois que les trois ordres ici réunis coopéreront pour le bien général de l'État et l'avenir du royaume. Je souhaite la bienvenue aux représentants d'une nation que j'ai l'honneur de commander par droit divin. Que Dieu vous guide dans vos décisions.

*

10 août 1589,
Château de Chenonceaux

Dans la chambre au premier étage, celle qui pendant des années a été occupée par Diane de Poitiers, le roi somnole, allongé sur le lit. Il sent que son heure est bientôt venue.

Autour de lui rien n'a changé. Il l'a voulu ainsi pour pouvoir se rappeler. D'autres femmes ont traversé sa vie mais aucune n'a vraiment compté.

Il espère bien que Dieu l'accueillera dans son paradis, qu'il y

XLII

retrouvera sa belle, ses fils, sa femme, tous ses amis. À son âge, il y a plus de monde qui l'attend au ciel que sur terre.

Il sait qu'il devrait appeler un prêtre pour se confesser et recevoir l'extrême-onction mais il se sent bien, il a la sensation étrange de flotter. S'il fait le bilan de sa longue vie, il se dit que oui, il a bien œuvré, qu'il laisse un royaume en paix, riche et prospère.

Dehors un oiseau chante.

Le roi sourit et ferme les yeux.

Le roi est mort, vive la Reine,

Longue vie à Marguerite I^{re} !

© Marie Arduin 2022



Passionnée d'histoire, Marie Arduin a fait ses études à la Sorbonne Paris IV, puis à l'université de Londres grâce au programme Erasmus. Depuis plus de 20 ans, elle enseigne l'histoire-géo dans un lycée à Tours. À bientôt 50 ans, entre deux paquets de copies et une réforme, elle a eu envie de transmettre sa passion autrement et s'est mise à l'écriture. « Ralliez-vous à mon panache noir » est sa première nouvelle.

L'ombre de Gambetta

Jean-Claude Renault

En 1866, l'attentat contre Bismarck réussit mais celui-ci n'empêche pas la Prusse d'entrer en guerre contre l'Autriche, au contraire. L'Autriche vaincue sera durement traitée, à l'opposé des projets de Bismarck. En 1870, c'est la Prusse qui déclare la guerre à la France. Mais la Bavière et les principautés du sud de l'Allemagne se désolidarisent de la Prusse et Guillaume I^{er} signe l'armistice. La France choisit alors de ne pas humilier la Prusse en ne réclamant qu'une réparation modérée des dommages de guerre : le décor est posé.

Strasbourg

INDIFFÉRENT AU BROUHAHA de la taverne, Marcus Lohr savourait son riesling. Comment ne pas célébrer le résultat de la votation imaginée par Joseph Sibour, le secrétaire de Léon Gambetta, plus connu comme son ombre ? Les Alsaciens avaient choisi de devenir des traîtres au germanisme en votant massivement pour l'appartenance à la Nation française, événement qui devrait couper l'envie aux Prussiens de revenir et aux principautés allemandes de s'associer de nouveau à un tel projet. Sibour avait réussi le tour de force de convaincre Gambetta qui lui-même avait su entraîner la Chambre à majorité royaliste dans l'organisation de ce scrutin. Pourtant, en cas de résultat différent, la France aurait dû céder la province. Pari gagné.

Lohr espéra que, cette fois, rien ne ternirait l'avenir. Il se souvenait encore d'avoir copieusement arrosé l'assassinat de Bismarck en 1866, persuadé que l'attentat perpétré par un jeune Allemand empêcherait le conflit larvé d'éclorre. Il avait eu tort. Mais la France avait finalement emporté la guerre.

Cependant, Lohr n'était pas là pour se réjouir.

Deux tables plus loin, une vive conversation opposait un officier du régiment de Bretagne, caserné à Strasbourg depuis la libération, et Mathias Schranzer, un espion alsacien à la solde de Guillaume I^{er} que l'inspecteur spécial Lohr surveillait depuis trois semaines. Manifestement blessé par ce qu'il venait d'entendre, le militaire s'échauffa jusqu'à frapper si fort la table que les couvercles des pots à bière sautèrent, attirant ainsi l'attention de la clientèle. Soudain

enveloppé de silencieux regards, Schranzer, préférant fuir les horions sur le point de pleuvoir, se leva prestement pour quitter l'établissement avant que quiconque réagît. Même son interlocuteur eut à peine le temps de vociférer une ultime bordée d'injures.

La campagne de recrutement de l'agent ennemi semblait toujours aussi mal engagée, pensa Lohr, sauf s'il avait assisté à une pièce de théâtre dûment réglée. Peu probable. Quand les républicains allaient-ils cesser de voir en chaque soldat breton un chouan ? Ceux-ci craignaient une guerre d'indépendance à l'ouest alors que les efforts des Prussiens en ce sens demeuraient vains, pour l'instant du moins. Schranzer, désormais trop connu dans les débits de boisson, allait bientôt se retirer du jeu. Il était donc temps de l'appréhender.

Après avoir posé quelques pièces sur la table, Lohr sortit à son tour. Malgré son épais manteau, le froid hivernal saisit le policier, à moins que ce fût la vue des deux gendarmes qui lui barraient le passage.

— Inspecteur Lohr ? demanda le plus gradé.

— Oui, maugréa l'interpelé en pestant intérieurement contre ces imbéciles qui venaient de faire voler en éclats son anonymat et offraient à Schranzer une chance de lui échapper. Que me voulez-vous ?

— Une affaire des plus urgentes vous requiert.

Lohr se contenta de hocher la tête. Il savait qu'il devrait les suivre. Ce genre de formulation suggérait un grave incident qu'il ne fallait guère évoquer en public. Assurément une affaire d'importance car, d'habitude, les gendarmes gardaient leurs distances avec la police spéciale des chemins de fer, une institution créée sous l'Empire, dont les objectifs concernaient moins les trains que les opposants politiques, et dénoncée par ces mêmes républicains qui maintenant l'employaient.

Une heure plus tard, après avoir renvoyé les agents à l'extérieur du laboratoire de la morgue avec pour consigne de ne laisser entrer personne, Lohr fit signe au docteur Meyer de retirer le drap qui recouvrait la victime. Un homme à la barbe épaisse et au front largement dégarni que l'inspecteur reconnut instantanément pour l'avoir rencontré : Émile de Kératry, l'artisan de la victoire, ou pour le moins l'un de ses principaux acteurs. L'affaire n'était pas des moindres.

Le comte de Kératry, promu général de brigade par Gambetta lui-même, s'était retrouvé à la tête de l'armée de Bretagne qu'il avait réussi à équiper grâce à une souscription. Malgré les suspicions du gouvernement provisoire qui craignait une sédition nationaliste, voire une chouannerie, l'armée en question avait, parmi d'autres faits

glorieux, contribué à la libération de Paris en se joignant aux troupes du général Garnier des Garets qui avait su s'extirper du bourbier de Metz après le décès, opportun disaient les mauvaises langues, du maréchal Bazaine, incompetent selon les mêmes. Conscient de l'infériorité de son artillerie mais de la supériorité des fusils Chassepot et surtout de l'efficacité des canons à balles contre l'infanterie et la cavalerie adverse, des Garets avait abandonné blessés et malades, un quart de son effectif, pour sauvegarder cet armement décisif. Néanmoins, si d'autres comme Garibaldi et Kératry n'avaient pas fait leur part, cet effort aurait été vain. Peut-être fallait-il aussi remercier les Autrichiens qui s'étaient soulevés contre l'occupation dure des Prussiens ou les principautés du sud de l'Allemagne, belligérantes par obligation, qui après quelques revers s'étaient désolidarisées de Guillaume I^{er} parce que celui-ci avait déclaré la guerre au lieu de pousser à la faute Napoléon III, qui y avait tout de même perdu son trône.

Cela n'empêchait guère Gambetta de minimiser le rôle de ces éminents personnages, et plus particulièrement de Kératry, pour s'attribuer le mérite de la victoire, ce qui inquiétait les républicains libéraux qui le considéraient trop avide de pouvoir, mais aussi les radicaux qui pourtant l'estimaient exagérément modéré.

Lohr soupira. Il se serait volontiers passé d'une enquête aux potentielles ramifications politiques. Comment ne pas exclure la criminalité ordinaire quand l'inspecteur Jean Thomazi, un collègue trop trouble à son goût bien qu'il ne fût pas vraiment regardant, avait lui-même découvert le corps ? D'ailleurs, c'était cet homme qui avait ordonné aux gendarmes d'aller chercher Lohr. Pourquoi donc ? Avait-il besoin de faire disparaître son nom des registres ? Et s'il n'y avait que ce problème... Selon Meyer, la rigidité cadavérique commençait à peine, ce qui plaçait le décès à moins de six heures. Le corps avait donc été découvert incroyablement vite pour se retrouver déjà à la morgue. De là à penser que Thomazi... Georges Clemenceau avait bien raison de mettre en doute la probité de la police des chemins de fer, mais l'heure n'était pas encore à la réforme.

Lohr en était là de ses réflexions quand la porte s'ouvrit brusquement. Reconnaisant Thomazi, l'Alsacien grimaca. C'était bien le genre du nouvel arrivant d'ignorer les consignes laissées aux gendarmes et de jubiler en cédant le passage aux brancardiers qui apportaient un cadavre sans même avoir pris la peine de le couvrir.

— Schranzer ! s'exclama Lohr, étonné au plus haut point.

— Tu le connais ? lui lança un Thomazi égrillard.

— C'est un espion, marmonna Lohr.

— Eh bien, il a vengé ses amis prussiens.

— Que veux-tu dire ?

— Que c'est lui qui a tué Kératry !

Marcus Lohr ouvrit la bouche pour une répartie cinglante, mais, retenu par un soudain instinct de conservation, il s'abstint de la proférer. Schranzer ne pouvait être le coupable puisqu'il l'avait suivi des heures durant avant de le perdre à la sortie de l'auberge.

— Tu sais que je le traquais, glissa-t-il.

— Tu aurais peut-être dû le serrer plus tôt, se moqua Thomazi.

— Je suppose, concéda Lohr fictivement contrit. Un espion, ça risque de créer de nouvelles tensions avec les Prussiens. Non ?

— Oh ! Ils diront qu'il a agi de sa propre initiative. Un revanchard, quoi.

Lohr jeta un œil distrait au docteur Meyer qui feignait de ne rien entendre, une attitude sage qui ne paierait pas forcément à terme. Si la dimension politique devenait évidente, l'affaire se révélait strictement intérieure. Un faux coupable qui pointait du doigt l'étranger et le vrai, ou un complice, qui se pavanait librement devant lui. Une conspiration orchestrée depuis les hautes sphères. Mais à qui le crime profitait-il ? Répondre à cette question désignerait le ou les commanditaires. Thomazi imaginait sûrement que son collègue se satisferait d'une enquête résolue sans effort. D'ailleurs, ce dernier abonda dans ce sens.

— Tu m'ôtes une sacrée épine du pied. Ça mérite bien une tournée.

Quelque peu surpris car il ne régnaît pas une franche camaraderie entre eux deux, Thomazi se laissa séduire à la perspective d'un cabaret discret dont Lohr vanta les « charmes ». C'est pourquoi, un peu plus tard, maussade, il ne put, malgré la qualité de la bière, masquer son dépit de se retrouver dans un bouge fréquenté par des militaires qui baragouinaient un sabir incompréhensible entre eux, sûrement des Bretons. Il fit toutefois bonne figure en subissant stoïquement le mauvais humour alsacien de son collègue.

— Je ne saisis pas pourquoi Paris a voulu que tu élimines Kératry, tenta ce dernier. Il ne constituait aucune menace pour la République.

Thomazi, ne cherchant même pas à nier, haussa les épaules.

- Le 20 février commencent les élections.
- Je ne vois pas le rapport.
- Eh bien, Sibour... Tu sais qui c'est, Sibour ?
- Je sais.
- Sibour, donc, a remarqué que Kératry était candidat à la députation dans toutes les circonscriptions où se présentait son patron.
- Je ne crois pas que ça pouvait poser problème à Gambetta.
- Je ne sais pas, concéda Thomazi en levant les mains. Mais notre homme voulait faire campagne sur le fait que Gambetta avait essayé d'immobiliser son armée, ce qui nous aurait fait perdre la guerre.
- Mais Gambetta serait passé dans au moins une de ces circonscriptions.
- Peut-être que Sibour s'est inutilement inquiété.
- De toute façon, on n'y peut plus rien, soupira Lohr avant de reculer son tabouret pour observer les clients présents, en quête d'inspiration.

Il avait choisi d'entraîner Thomazi en ce lieu sur un coup de tête, pour le placer dans un contexte hostile. Il n'avait pas vraiment réfléchi à ce qu'il ferait si le policier véreux lui confirmait le crime. Ses yeux s'attardèrent sur un visage familier qui lui rendit un regard peu amène, un ancien suspect avec lequel le contentieux n'avait pas été lavé, un affront pour un homme d'honneur. Pourtant, Lohr n'hésita pas une seconde car il tenait enfin une idée. Il se leva tout en montrant à son collègue l'officier qui le fixait.

- Je crois que je connais cet individu. Ne bouge pas.
- Thomazi maugréa quelque chose d'indistinct avant de boire une lampée tout en observant Lohr aborder le militaire. Ce dernier, furieux, semblait sur le point d'exploser et Thomazi se délecta d'avance de la bagarre qui couvait. Son regard se fit donc inquisiteur quand la discussion vira à l'aigre bien qu'il n'en captât pas un traître mot. Tout à coup, l'officier aboya des ordres, en breton, puis deux solides gaillards vinrent s'asseoir à côté de lui, le plaçant soudain au centre de l'attention. Lohr revint vers la table avec un grand sourire.
- Désolé, mais je dois retourner à Paris.
 - Que... balbutia Thomazi.
 - Rassure-toi. Je te laisse en bonne compagnie. Ces hommes aimaient beaucoup leur général. De Kératry. Tu connais ?

Montreux

— Vous savez qu'il compte partir pour les Balkans, dit Gustave Courbet.

Lohr toisa le peintre, un réfugié parmi tant d'autres, qui n'avait pas voulu le recevoir dans son atelier, mais dans une auberge discrète. À défaut de rencontrer Gustave Paul Cluseret, l'ancien délégué à la guerre de la Commune, il s'était rapproché de son ami avec l'espoir que celui-ci convaincrerait le général de venir à Paris pour plaider l'amnistie. Son plan dépendait de sa présence.

— Je crois que l'amnistie pour tous les communards, y compris lui-même, est plus importante que son implication personnelle dans un conflit étranger, dit l'Alsacien. Après tout, nous avons un ennemi commun, Guillaume I^{er}.

L'artiste fit la moue. Ce genre de collusion lui paraissait trop hasardeuse. De plus, il n'avait accepté qu'à contrecœur de palabrer avec cet inspecteur de cette satanée police spéciale des chemins de fer, bien loin de sa juridiction. Mais le conseil fédéral suisse de l'A.I.T.², auquel contribuaient nombre de Français exilés, lui avait forcé la main.

— Quels sont vos liens avec l'Internationale ? demanda-t-il, plus amer que curieux, car il avait l'impression de trahir ses idéaux en se compromettant avec cet individu.

— Nous nous rendons de mutuels services, répondit Lohr avant d'écarter le sujet d'un geste évasif.

Courbet comprit qu'il n'en apprendrait pas plus.

— Croyez-vous que je saurai convaincre Gustave de vous accompagner à Paris ? Il risque sa tête, tout de même.

— En tout cas, nos amis communs en sont persuadés. Et n'avez-vous pas reçu un avis en ce sens ?

— Si fait. Mais j'ai l'impression de vendre un frère à l'ennemi.

— Allons, souffla Lohr sans retenir un sourire sarcastique. Je ne suis pas un ennemi. Certains membres de l'Internationale peuvent en témoigner.

— Justement. La personne à laquelle vous faites allusion étant retournée en Russie, je manque de preuve.

— Le conseil fédéral n'a pas vos doutes.

Courbet inclina la tête. Il savait qu'il n'avait pas le choix et que Cluseret accepterait les risques encourus. Victor Hugo, bien isolé,

² Association internationale des Travailleurs.

n'obtiendrait jamais l'amnistie sur son seul nom et Gambetta, l'homme fort du moment, ne s'était pas encore officiellement engagé sur cette voie, sans doute à cause des élections à venir, ou peut-être parce qu'il avait laissé Mac-Mahon purger Paris de la Commune.

*

Paris, quartier du Montparnasse

Après avoir ouvert la porte, un colosse en costume sombre toisa Marcus Lohr qui perdit un peu de son assurance naturelle, ce qui raya son élocution.

— Bonjour. Puis-je voir le vicomte de Cambolh ?

— Monsieur le comte est absent.

— Même pour un ami de Ponson du Terrail ? risqua l'inspecteur.

Le colosse fronça les sourcils, mais il n'eut guère le temps de répliquer.

— C'est bon Milon, clama une voix impérieuse derrière lui. Laisse entrer ce monsieur.

Quelques minutes plus tard, après avoir servi un brandy, le vicomte s'assit dans un fauteuil face à Lohr, sans rien dire, attitude qui obligea son interlocuteur à prendre l'initiative.

— Je vois que vous vous vêtez toujours de gris, commenta celui-ci.

En mission à Bordeaux à ce moment-là, l'inspecteur s'était rendu aux funérailles de Ponson du Terrail dont les ouvrages le divertissaient fort. Là, il avait eu la surprise de repérer, dans une travée de l'église Sainte-Eulalie, le fameux « homme gris », plus connu sous le nom de Rocambole, dont l'auteur se prétendait proche bien que nul n'y crût, un personnage bien plus réel que les lecteurs le supposaient. Il ne l'avait alors pas contacté, mais l'avait retrouvé durant la semaine sanglante, quand Gambetta, gonflé de « sa » victoire, avait lâché Mac-Mahon sur Paris.

— J'ai besoin de votre aide, concéda Lohr devant le mutisme de Rocambole.

— Je vous ai déjà aidé par le passé.

— C'était pour la bonne cause.

— Sauver un éminent membre de l'A.I.T. n'était pas désintéressé, ricana l'homme gris. Notamment pour un agent de la police spéciale des chemins de fer. Quel bénéfice en avez-vous tiré ?

Élisabeth Dmitrieff, représentante de l'Internationale auprès de la Commune, envoyée par Karl Marx en personne, avait mystérieusement disparu lors des rafles de fin mai 1871, comme

L

d'autres insurgés, grâce à l'aide des Ravageurs, plutôt doués pour effacer les traces. Lohr y avait gagné quelques renseignements sur des espions – personne n'aimait les espions – et, parfois, sur des anarchistes gênants pour l'Internationale depuis l'expulsion de Bakounine. Mais cela ne regardait en rien Rocambole.

— J'aurais pu considérer vos amis comme des communards, lança-t-il.

— Mais vous ne l'avez pas fait. Pour que nous ayons une dette envers vous ?

L'inspecteur éluda d'un geste sec.

— J'ai besoin d'un menu service.

— Nous sommes tous des repentis, répartit Rocambole. Nous n'intervenons donc que pour le bien.

— Excellent ! Il s'agit de rendre justice.

— Il y a des juges pour cela.

— Pas dans ce cas, soupira Lohr. Avez-vous entendu parler de l'assassinat du comte de Kératry ?

— On ne fait que dégoïser là-dessus ces derniers temps. Mais il me semble qu'il y a un coupable et que celui-ci a déjà payé.

— Ce n'est pas lui.

— Comment le savez-vous ?

— Au moment du meurtre, j'étais, en quelque sorte, avec lui.

L'homme gris plissa des yeux.

— Vous le surveilliez ?

— Oui.

Rocambole parut réfléchir avant de se décider.

— Je vous aiderai. De quoi avez-vous besoin ?

— Que vous vous procuriez une arme particulière, puis que quelqu'un me la donne une fois que j'aurai passé les contrôles.

— Et où donc devez-vous passer ces contrôles ?

— Au Palais de Versailles.

— Fichtre. Vous croyez que j'y ai mes entrées ?

— Je crois surtout que vous ne manquez pas de ressource.

*

Château de Versailles

Le récent assassinat du comte de Kératry ayant mis en exergue la nécessité de protéger le Parlement, une compagnie de gendarmes avait été déployée autour du château de Versailles. Nul ne pouvait donc

franchir les grilles sans passer par l'un des postes de garde installés tout autour.

Le brigadier-chef Couvremont toisa le moustachu qui arborait fièrement des décorations inconnues sur un uniforme étranger, des États-Unis d'Amérique s'il devait en croire le passeport, premier du genre qu'il examinait. Mais Gustave Paul Cluseret sonnait bigrement français.

— Je suis né non loin de Paris, commenta l'homme en voyant les hésitations du planton, mais j'ai servi là-bas durant la guerre de Sécession et j'y ai gagné une nouvelle nationalité.

Ce qui était vrai et ce dont ne douta point Couvremont qui évalua d'un œil expert la longue gabardine près du corps pour conclure qu'aucune arme ne pouvait y être cachée. En fait, il ne voulait pas risquer de froisser un éventuel diplomate, une bévée qui lui vaudrait une mutation outre-mer, comme le laissait supposer la morsure froide du regard bleu de son compagnon dont la veste noire s'ouvrait sur un étui jambon, une provocation, car peu pouvaient se promener avec un pistolet dans l'enceinte. D'ailleurs, les papiers de ce dernier confirmèrent que l'inspecteur Lohr appartenait à la sulfureuse police des chemins de fer. Celui-ci prit même le temps d'exhiber son revolver, un MAS 1874 Chamelot-Delvigne, histoire de lui rappeler qu'un vulgaire gendarme ne disposait que d'équipements de seconde main. Sinon, pourquoi l'aurait-il montré ?

Cent mètres plus loin, Lohr se tourna vers Cluseret.

— Nous sommes passés, mais vous auriez pu choisir une tenue plus discrète.

— Je suis ce que je suis, grommela le général. Je craignais bien plus d'être arrêté à la simple mention de mon nom. Après tout, la condamnation à mort qui pèse sur ma tête n'a pas été levée. Pourtant, vous n'avez pas voulu que je cèle mon identité. Il semble que vous ayez eu raison.

— Vous êtes moins célèbre que vous l'imaginiez, peut-être parce que les meneurs communards n'ont pas été jugés devant un tribunal militaire. Et, pour négocier l'amnistie, vous ne pouvez pas vous présenter sous un faux nom.

Répérant un jardinier qui poussait une brouette dans leur direction, avec cet air rêveur propre aux étourdis qui justifiait qu'il se fût égaré sur l'esplanade pavée, l'inspecteur ignora la réponse de Cluseret. Quand le curieux équipage les croisa, Lohr se pencha prestement pour

attraper une sacoche de cuir qui gisait dans la brouette, apparemment à l'insu des gendarmes puisqu'il n'y eut aucune réaction. Alors que le jeune homme s'éloignait, le policier se demanda comment ce damné Rocambole avait réussi un tel tour de force, mais l'ancien malfrat avait tenu sa promesse.

Interloqué, Cluseret s'immobilisa pour dévisager Lohr qui, d'une bourrade sur l'épaule, manifesta sa désapprobation.

— Continuez de marcher ou nous allons nous faire remarquer.

— Qu'y a-t-il dans ce cartable ?

— Un dossier de la plus haute importance.

— Et à quel propos ? maugréa Cluseret, inquiet.

— L'affaire Kératry.

— Ah, se rassura l'officier. J'en ai entendu parler. Vous avez du nouveau ?

Lohr s'abstenant de commenter, Cluseret choisit de partager certaines de ses préoccupations.

— Comment, étant donné votre fonction, avez-vous pu contacter l'A.I.T. et les convaincre de me solliciter par le biais de mon ami Gustave Courbet ? Et je peux vous certifier qu'ils ont été persuasifs, sinon, malgré l'insistance de mon ami, je n'aurais pas quitté la Suisse.

— Disons que je leur ai rendu des services. (L'officier haussa un sourcil plus étonné que dubitatif.) Et la perspective d'une amnistie des communards est une bonne motivation. Maintenant, taisez-vous. Nous arrivons à portée d'oreilles.

Les deux compères furent accueillis dans le hall puis guidés vers le bureau que Gambetta, fort de son auréole de vainqueur des Prussiens, s'était attribué bien qu'il ne fût pas président de la Chambre ni de la République, ou pas encore car la situation changerait sans doute après les élections du mois prochain.

Après les courtoisies d'usage, les deux hommes se retrouvèrent assis face à Gambetta. Dans son rôle, Sibour se tenait au bout du long bureau pour prendre des notes. Le député, quelque peu amusé que les gendarmes n'aient point arrêté Cluseret, scruta les visages de ses hôtes, mais surtout de l'inspecteur en essayant de deviner ses motivations. Il n'aurait pas donné suite au courrier de cet homme s'il n'avait signé en tant qu'inspecteur spécial de la police des chemins de fer, un individu donc rompu aux problèmes politiques.

— L'amnistie fait déjà partie de mon programme, finit-il par dire. Je ne comprends pas pourquoi vous avez souhaité cette entrevue.

— Pour nous en assurer, répondit Cluseret, mal à l'aise. En fait, nous n'en étions pas certains. Mais aussi pour plaider ma propre cause qui relève de la justice militaire.

— J'avoue ne pas avoir prévu votre cas. Même monsieur Hugo, si proche de Garibaldi, n'en parle pas dans sa lettre réclamant l'amnistie. J'y remédierai.

— Je vous remercie.

— Je suppose que, derrière ce nous, il y a vos amis exilés.

— Oui, Monsieur.

— Fort bien, conclut Gambetta avant d'examiner pesamment Lohr. Mais il y a une chose que je ne comprends pas vraiment, c'est l'implication d'un agent de la police des chemins de fer dans cette histoire.

— Il se trouve que je sers d'intermédiaire, glissa Lohr. Mes relations avec l'A.I.T. m'ont permis d'appréhender quelques espions. Ils ont confiance en moi.

— L'A.I.T. ? s'étonna Gambetta. J'imagine que vous ne vous en êtes pas vanté auprès de votre hiérarchie.

— Non. Mais la justice prime sur toute autre considération.

— Voilà une belle profession de foi, j'en conviens.

— C'est aussi pour cette raison que je suis ici.

— Pourriez-vous être moins abscons, je vous prie ?

Sans répondre, Lohr prit sa sacoche sur les genoux avant de l'ouvrir puis plonger la main dedans.

— Je suis venu pour Émile de Kératry.

— Mais l'affaire est close, intervint Sibour.

— C'est ce que vous espérez, gronda Lohr en sortant un pistolet du cartable avant de le pointer sur Gambetta puis sur le secrétaire. Le coupable, qui n'est pas Mathias Schranzer, a été châtié, mais le commanditaire court toujours.

Horripilé, Cluseret reconnut un Smith et Wesson numéro 3 Schofield calibre 45, arme on ne pouvait plus américaine. Il réalisa qu'il se retrouvait ici pour une autre raison que sa grâce. Abasourdis, Gambetta et Sibour ne pipèrent mot.

— Je vous conseille de rester silencieux ou de parler normalement, fit Lohr alors qu'il tirait son revolver de service de son étui. Cluseret ! Bloquez la porte.

Sachant qu'il n'avait guère d'alternative, l'officier s'exécuta, au moyen d'une lourde commode qu'il déplaça en faisant le moins de bruit

possible puis, sur un geste insistant du policier, il se rassit. Impuissant, il allait subir le bon vouloir de l'Alsacien. Un ancien communaliste condamné à mort au milieu de versaillais... Il avait tout intérêt à faire profil bas.

— Vous avez lâché Mac Mahon sur Paris et vous connaissez le résultat, lança Lohr.

— Nous n'avions pas le choix, répondit calmement Gambetta. Même un radical comme Clemenceau s'est distancié de la Commune. Croyez bien que je le regrette, mais je suis convaincu que n'importe quel autre gouvernement aurait pareillement agi.

— Pure conjecture.

— Non. C'est la triste réalité politique. Vous êtes bien placé pour le savoir. Encore que, avec vos sympathies inappropriées pour la profession que vous exercez... Mais au départ, vous ne parliez que de Kératry.

— Tout à fait, monsieur le député, rétorqua Lohr en appuyant sur le titre. J'ai toutefois omis de préciser que l'inspecteur Jean Thomazi était décédé, roué de coups, a priori par des soldats de l'armée de Bretagne, mais faute de preuves...

Alors que Sibour cillait, Gambetta s'insurgea.

— Mais qui diable est donc ce Thomazi ?

D'un mouvement sec du canon, Lohr rappela au député qu'il ne devait pas hausser le ton puis il se concentra sur le secrétaire.

— Thomazi n'était que l'exécuteur des basses œuvres. Il a reçu l'ordre d'éliminer Kératry.

— Et vous pensez que cela vient de moi ? s'esclaffa Gambetta.

— Kératry se présentait dans chaque circonscription où vous êtes candidat.

— Et alors ?

— En arguant du fait que vous vous êtes opposé à son armée, il comptait vous empêcher d'avoir ne serait-ce qu'un siège.

— Franchement, je ne risquais pas grand-chose.

— Ce n'était peut-être pas le point de vue de tous.

Tandis que Gambetta, sourcils froncés, se tournait vers son secrétaire, Lohr tira avec le revolver américain sur Sibour puis avec le sien sur Cluseret avant de retourner le premier sur son épaule. Après avoir pressé la détente, il lâcha son arme en criant et dut se faire violence pour jeter le Smith et Wesson sur les genoux du général nordiste.

Devant la mine effarée de Gambetta, qui ne profita pas de l'occasion pour se lever, et alors que déjà l'on s'acharnait sur la porte bloquée, l'inspecteur reprit son souffle pour argumenter.

— Cluseret n'était pas venu pour son amnistie, mais pour vous faire payer la semaine sanglante. Je l'ai occis avant qu'il n'attente à vos jours, mais votre secrétaire n'a pas eu cette chance.

Le député considéra brièvement Sibour affaissé dans son fauteuil avant de dévisager son interlocuteur.

— Pourquoi m'avez-vous épargné ?

Lohr hésita. Il refusait d'admettre ouvertement que, quels qu'eussent été les détours de l'Histoire, cette répression sauvage aurait eu lieu. En outre, s'il avait sacrifié Cluseret pour sauver sa tête, un geste pas vraiment noble, il espérait que ce ne serait pas en vain.

— Parce que mon récit sera plus crédible avec l'appui de votre témoignage, mais surtout pour ne pas nuire à votre projet d'amnistie qui me paraît sincère et que, bien sûr magnanime, vous soutiendrez malgré l'acte fou d'un ancien communal. Sans compter que je viens de vous ouvrir un boulevard vers la présidence.

Gambetta fixa intensément l'inspecteur avant d'opiner du chef au moment même où la porte céda.

© Jean-Claude Renault 2022



Informaticien indépendant, cuvée 60, il a dû quitter la Drôme pour les contreforts de La Défense. En 2015, il a autoédité Horizons sur la mauvaise pente, recueil de nouvelles « obliques », dont 9 parues avant 2006. Son premier roman, L'Héritage du docteur Moreau (Nestiveqnen, 2018), est une uchronie steampunk dans la lignée du merveilleux scientifique. Cet univers s'est enrichi d'un recueil de 10 nouvelles, L'Envol de Moby Dick et autres aventures paradoxales (Nestiveqnen, 2019) et s'étend encore. Pour terminer par l'uchronie, la nouvelle « Pour l'honneur de Rome » a été intégrée dans

Dimension Uchronie I (Rivière Blanche, 2018).

Loubianka for ever

Pierre Gévart

S'il faut en croire Pierre Gévart, Neil Armstrong n'est que le héros d'un roman écrit par Milioukov, un auteur russe du genre Fantastika... Mais faut-il vraiment l'en croire ?

MILIOUKOV MARCHAIT D'UN PAS RAPIDE en traversant la Place Rouge, du côté du musée historique. Il dut exhiber par deux fois son laissez-passer pour franchir les barrières. Dans moins d'une heure, le défilé commencerait. Cela expliquait sans doute la nervosité des jeunes recrues qui contrôlaient l'accès. Il supposa que ce devait être la première fois qu'ils étaient affectés à la sécurité d'un tel événement. Il réprima un sourire en se remémorant son propre temps de service dans la milice, et la fierté qui avait alors été la sienne quand, pour la première, et d'ailleurs unique fois, il avait eu à assumer la sécurité d'une portion de la perspective Nevski, à Leningrad. Il n'avait sous sa responsabilité qu'une dizaine de mètres, devant le Palais Stroganoff, mais ce n'était pas rien ! Lui aussi, ce jour-là, y regardait à deux fois avant de laisser qui que ce soit franchir le bord du trottoir.

L'homme jeta un coup d'œil vers le Mausolée où Lénine continuait de recevoir la visite des jeunes mariés et des personnages importants. Au sommet du bâtiment, on s'affairait pour que la journée de la Lune fût une réussite. Tout à l'heure, Guermann Titov en personne, toujours fringant à plus de quatre-vingt-cinq ans, prendrait place, debout, sur le piédestal qui avait été aménagé à son intention. Comme tous les ans depuis quarante années, et ce fameux 14 mai 1968 où il était devenu le premier homme à fouler le sol lunaire, Titov dominerait la place, sous la muraille rouge du Kremlin, incarnant mieux encore que le Premier secrétaire la réussite incontestée de la première puissance mondiale.

Mais cette convocation, quand même, un jour pareil !

Bien entendu, cela devait être en relation avec son manuscrit. Ce n'était pas dit expressément, mais la convocation était à l'en-tête du bureau des publications.

Cette fois, le milicien avait pris son passeport et lui avait demandé de rester là, à l'attendre. Milioukov en profita pour observer l'arrivée des

jeunes pionniers qui venaient se ranger, avec leurs uniformes impeccables, de part et d'autre du mausolée, devant les gradins réservés aux personnalités. Enfin, le milicien acheva sa discussion avec son supérieur et revint vers lui en lui rendant ses papiers.

« C'est bon, camarade, tu peux passer ! »

Le milicien entrouvrit la barrière et Milioukov se glissa sur les pavés de la place. Il eut encore le temps d'assister à l'arrivée du vieux Titov, en avance, comme à son habitude, et dont on murmurait que l'an prochain, à soixante-seize ans, il était question qu'il aille passer une semaine entière sur la station orbitale Novyi Mir...

« Allez, dépêche-toi, camarade ! » lui lança le milicien avec une bourrade. Et brutalement, Milioukov revint à la réalité. Une convocation à la Loubianka, même si ça n'avait bien sûr plus rien à voir avec ce que cela impliquait sous Staline, ce n'était quand même pas anodin. Même si ce n'était pas non plus la première fois que cela lui arrivait...

Sur la convocation, on n'avait rien indiqué, si ce n'était son nom, son adresse, une date, et une heure. Le motif : « pour affaire vous concernant ». Affaire était au singulier. Il se doutait bien de quoi il s'agissait : c'était ce nouveau roman qu'il avait présenté au comité !

Oh ! Rien de bien méchant : une uchronie un peu audacieuse, sans doute. Avec un point de rupture. C'est ça qui est important, dans l'uchronie : le point de rupture. Il suffit de repérer le nœud de l'Histoire à partir duquel tout peut changer. En général, les auteurs prennent les nœuds les plus évidents : et si Napoléon avait réussi à empêcher l'incendie de Moscou, et si les nazis avaient gagné à Stalingrad, et si le Colonel Olrik s'était blessé le matin de la Poltava, et si le train plombé qui ramenait Lénine en Russie avait été détruit par un bombardement, et si Kennedy avait lancé ses missiles sur Cuba...

Mais là où Milioukov avait été astucieux, c'est quand il avait imaginé un nœud là où il n'y en avait pas a priori : et si Korolev était mort en 1966, avant d'avoir terminé la mise au point de la fusée lunaire, et avant même d'avoir commencé à imaginer son concept de bouclier spatial et de guerre des étoiles qui avait mis l'Amérique à genoux ?

Milioukov s'arrêta pour reprendre haleine juste au coin du Goum. Les boutiques du grand magasin d'État étaient fermées, aujourd'hui. Il prit le temps de détailler la façade stuckée de l'école des beaux-arts dont les colonnes torsadées et les animaux mythiques, licornes et griffons lancés dans une course endiablée, rendaient l'aspect le plus kitsch qui fût dans la capitale soviétique ! S'il n'avait pas été écrivain, Milioukov aurait été tenté par la peinture. Quelques étudiants, le carton à dessin sous le bras, bifurquaient vers la place pour assister au défilé. Une voiture s'arrêta, et un

couple de jeunes mariés en descendit pour la photo traditionnelle à proximité du Kremlin.

Il reprit son chemin. Sur les kiosques, les journaux partageaient leur « une » entre l'annonce des festivités et la demande d'adhésion que la Bavière venait d'adresser au Comecon, simultanément avec sa sortie de la République fédérale. Il sourit en pensant au destin si différent qu'il avait réservé dans son roman à l'Europe occidentale. L'homme prit encore le temps d'acheter une boîte de Soviet Kola au stand érigé devant la sortie de la station de métro et se mit à traverser l'avenue. La statue de Djerzinski continuait à veiller sur la place, mais les traces laissées par les pigeons qui l'avaient définitivement choisie comme perchoir montraient à leur manière que les temps avaient changé.

Dans son roman, Milioukov avait aussi pensé à cette statue, et l'avait fait déboulonner ! À la réflexion, il se dit avec inquiétude qu'il y était peut-être allé un peu fort, et que c'était tout à fait le genre de chose qui pouvait rendre nerveux un de ces vieux officiers d'avant la Perestroïka...

D'une certaine manière, l'écrivain n'aurait pas été choqué si on avait remplacé la sculpture à l'effigie du créateur de la Tchéka par une solide représentation de l'actuel Premier secrétaire. Mais l'homme à la tache de vin avait des principes. Il martelait à qui voulait l'entendre qu'il « ne voulait à aucun prix voir se développer un culte de la personnalité » autour de lui. Tant qu'il serait en place, il n'y aurait donc pas de statues...

Cette fois, il était devant la porte. Un instant, il se dit qu'il était encore temps de faire demi-tour, de retourner vers la Place Rouge pour assister au défilé, de se perdre dans la foule, de reprendre le métro. Mais à quoi bon, ces types-là vous retrouvent toujours. Et puis, à part une réprimande et une interdiction de votre livre, vous ne risquiez désormais plus grand-chose ! Alors, il présenta sa convocation au factionnaire, et le lourd battant s'ouvrit et se referma aussitôt derrière lui avec un claquement sinistre. À l'intérieur, il dut d'abord ôter sa ceinture, déposer son téléphone mobile, vider ses poches de toute la menue monnaie, avant de passer sous le portique de contrôle. Puis, on lui rendit le tout : il y était.

L'endroit suait l'angoisse... Comme si toutes les peurs des milliers de pauvres gens qui étaient passés par ici avant d'aller devant le peloton d'exécution ou se faire avaler par le goulag s'accrochaient encore au plâtre des murs. La Loubianka, avec son nom qui sonnait comme celui d'une jeune femme slave, charmeuse et souple, était à la vérité une mante religieuse. Il monta deux étages, guidé par un milicien qui lui fit encore parcourir plusieurs couloirs avant de s'arrêter enfin devant la porte 402, celle dont le numéro était inscrit sur la convocation. Le planton toqua deux fois, de

l'index replié, avant qu'une voix ne dise d'entrer.

Le bureau était comme on s'attend à ce que soient tous les bureaux : d'une banalité affligeante. Assis derrière une table dont l'aspect antique laissait à penser qu'elle avait dû, elle aussi, participer aux horreurs du passé, un officier l'attendait, un colonel en uniforme du KGB. Quand son regard croisa celui du militaire, Milioukov eut l'impression que la température venait instantanément de descendre de dix degrés. Il n'avait soudain, s'il en avait jamais eu, plus aucune envie de rire.

« Asseyez-vous, camarade Milioukov. »

Sans pouvoir remercier, la gorge serrée, ébahi d'être arrivé jusqu'ici sans crever de terreur, Milioukov obéit. Aussitôt, sans plus se préoccuper de lui, l'officier se replongea dans le dossier qui était ouvert devant lui, sur le bureau. Soudain, c'était comme si l'écrivain n'avait pas été là, devant lui, comme s'il n'y avait eu que ce colonel dans la pièce, petit homme au visage triste et gris, mal fagoté dans un uniforme paraissant trop grand pour lui bien qu'il sortît visiblement de l'atelier d'un tailleur sur mesures...

Les minutes passent, interminables. Milioukov sent qu'il commence à transpirer. Il tire sur son nœud de cravate pour le remettre en place, il n'ose pas croiser les jambes. De temps à autre, l'officier tourne une page. Ou bien, quelqu'un passe dans le couloir, martelant le sol de ses lourdes bottes militaires. L'officier ne lui prête toujours pas attention. L'écrivain tousote discrètement : rien. Les bruits de la rue sont tellement étouffés que l'homme entend distinctement le tic tac de sa montre... Les minutes s'ajoutent aux minutes. Milioukov se sent de plus en plus mal à l'aise. La montre tourne. Les aiguilles avancent avec une lenteur insupportable.

Enfin, l'officier ouvre la bouche, sans pour autant lever encore les yeux.

« J'ai lu votre récit, camarade Milioukov... C'est à la fois amusant et intéressant... »

Amusant ! Intérieurement, l'écrivain hurla de colère. Extérieurement, il inclina la nuque pour remercier.

« Bien entendu, continua l'officier, le comité s'est étonné de votre nouvelle orientation. Vous nous aviez plutôt habitués à des récits plus positifs, tournés vers l'avenir. Si vous le vouliez, vous pourriez devenir un nouvel Efremov, et montrer à la jeunesse ce que sera la société future que nous nous efforçons de construire !

— Excusez-moi, camarade colonel, mais qu'ai-je écrit de si différent de ce qu'a donné notre grand Ivan Efremov ? Lui a prouvé par l'illustration la justesse de notre système. Moi, je la prouve par l'absurde... »

L'officier le regarda en silence. Comme il avait l'air triste ! Il finit par

pousser un soupir imperceptible, avant de reprendre, du même ton :

« Soit, mais bon, vous comprenez bien qu'il y ait quelques problèmes. »
L'homme fixait son vis-à-vis de ses yeux d'acier. Milioukov se rendit compte qu'il attendait une réponse.

« Des problèmes ? Mais, camarade colonel, c'est un récit de fiction... Je n'y critique personne, et surtout pas le parti ! J'essaye au contraire de montrer ce qui serait arrivé au monde si par malheur les idées auxquelles nous croyons n'avaient pas triomphé ! Tout ce que j'ai écrit est à la gloire de l'URSS, camarade. Les lecteurs, en découvrant cette Russie morcelée, éclatée, écrasée par le terrorisme, croulant sous la crise économique, avec une espérance de vie effondrée de plus de dix ans, sont bien obligés de se rendre compte de la qualité de notre système. Vivre dans un tel monde serait bien entendu un cauchemar ! »

L'officier avait laissé parler l'écrivain sans l'interrompre. Il attendit quelques secondes pour être sûr que Milioukov avait bien dit tout ce qu'il avait à dire avant de reprendre, de son ton monocorde :

« Il est vrai qu'on ne peut pas vous accuser de menées antisoviétiques, camarade Milioukov, mais on ne peut pas dire non plus que le réalisme socialiste soit la qualité première de votre récit. C'est justement l'ampleur de la catastrophe que vous décrivez qui manque de toute vraisemblance. Pensez-vous vraiment que l'URSS, si elle avait perdu la course à la Lune, se serait retrouvée exsangue, comme aujourd'hui les États-Unis, et, comme eux, serait devenue une puissance de second ordre ? Pire encore : que les Républiques socialistes auraient pu se séparer ?

— Ce n'est qu'une fiction...

— Et votre idée selon laquelle nous aurions pu perdre la guerre d'Afghanistan ! C'est quasiment subversif ! »

Le mot effraya Milioukov, qui s'anima soudain :

« Il faut replacer cette idée dans le récit, camarade Colonel : dans mon livre, les Américains perdent aussi la guerre du Vietnam ! Tenez-en compte !

— Je vous l'accorde. Un autre point, toutefois : vous perdez toute crédibilité avec certains passages dans lesquels vous vous laissez aller à la facilité de l'effet comique ou au contraire du grand spectacle. C'est le cas par exemple avec cette scène finale où vous mettez en scène des terroristes musulmans qui envoient des avions s'écraser volontairement sur New York ! Enlevez cela ! Même dans l'état de délabrement dans lequel se trouve aujourd'hui l'armée américaine, il est impensable qu'elle laisse faire cela sans réagir !

— Que j'enlève le dernier chapitre ?... » Milioukov s'interrompt brusquement. Il venait de saisir le sens de ce que disaient en négatif les paroles de l'officier : « Le comité de censure autorise donc tout le reste ? »

Le militaire continuait à le regarder sans ciller.

« Pas exactement, camarade Milioukov. J'ai encore d'autres questions. Votre idée de faire élire à la présidence des États-Unis un acteur de western ! Je comprends votre volonté de ridiculiser ainsi le système capitaliste. Mais point trop n'en faut. Vous auriez parfaitement pu reprendre le vrai Président des États-Unis, dont vous ne parlez même pas : John Glenn a eu de plutôt bonnes relations avec le Premier secrétaire. Un astronaute, dans une histoire de science-fiction, aurait meilleure allure qu'un acteur de série B pour s'asseoir dans le bureau ovale, vous ne pensez pas ? Pourquoi pas un Noir, tant que vous y êtes... »

L'écrivain se dit qu'en effet, il avait peut-être eu tort d'imaginer un tel scénario. D'ailleurs, cela n'apportait rien à son récit. Un personnage de la stature de Glenn serait en effet mieux adapté au rôle du Président qui mettait l'URSS à genoux !

« Vous avez raison, camarade colonel. Je peux changer cela.

— J'y compte bien. Ah oui, faites disparaître aussi ces allusions à un président de la Russie alcoolique. D'une part, c'est déjà bien suffisant d'avoir fait exploser l'Union, d'autre part, il est inutile en plus de la ridiculiser. Et puis, l'allusion à l'ancien président de la douma des peuples est trop transparente. N'oubliez pas que Boris Nikolaïevitch reste un personnage influent. Restez dans la fiction ! »

Milioukov eut envie de rétorquer qu'il y avait justement un équilibre qu'il avait essayé d'instaurer entre l'acteur d'Hollywood d'un côté, et l'adepte de la vodka de l'autre. Mais il avait bien saisi la menace à peine voilée et jugea prudent d'éviter une discussion qui pouvait tourner à son désavantage. Il se contenta d'opiner.

« Il y a encore d'autres détails. Vous les trouverez indiqués au fil du manuscrit. Rien de très important. En fait, camarade, ce qui nous gêne le plus, c'est votre point de départ.

— Mon point de départ ? Vous voulez parler de la mort de Korolev ?

— Exactement. Vous liez à la disparition d'un seul individu, fût-il le grand constructeur de fusées Korolev, un changement radical de l'histoire du monde. On dirait que vous ne connaissez pas les œuvres et la pensée de Marx et de Lénine, que vous ne savez pas que l'étude scientifique de l'histoire montre bien que celle-ci obéit à des lois et à des nécessités qui transcendent largement toute existence individuelle !

— Donc vous allez refuser que... »

Le colonel prit une longue inspiration.

« Le camarade Premier secrétaire vous aime bien, camarade Milioukov. Il a bien voulu corriger lui-même votre texte. Regardez ! » Et il tendit à l'écrivain son manuscrit dans lequel étaient insérés trois feuillets manuscrits de la main même de Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev. L'écriture tremblotait certes un peu, ce qui était normal pour un homme de cet âge, mais quand même !

Sous le coup de l'émotion, Milioukov sentit les larmes lui monter aux yeux. Il n'en revenait pas de l'honneur insigne qui lui était ainsi fait. Fiévreusement, il lut les trois pages dans lesquelles Mikhaïl Sergueïevitch imaginait que la CIA avait réussi, à la faveur de la visite du président français de Gaulle à Baïkonour, à introduire dans la base une bombe atomique qui avait tout détruit, y compris les laboratoires, et tué tous les ingénieurs et les savants. À la suite de quoi les Américains avaient eu les mains libres pour conquérir la Lune les premiers...

Milioukov était enthousiaste.

« C'est génial, c'est grand, c'est merveilleusement écrit, c'est... »

— N'en faites pas trop, camarade Milioukov. Contentez-vous de rectifier votre texte et de supprimer ce ridicule dernier chapitre... L'entrevue est terminée. »

Milioukov se leva et serra la main du colonel. Une poignée de main sèche, froide. L'écrivain jeta au passage un coup d'œil sur le nom du militaire, qui était imprimé sur un rectangle de plastique agrafé sur sa poitrine. Il se dit, en souriant intérieurement, qu'il ferait sans doute de ce « Vladimir Sergueïovitch Poutine » le héros de son prochain roman.

© Pierre Gévert 2022



Pierre Gévert est auteur de romans, de nouvelles, de théâtre, de poèmes, rédacteur en chef de Galaxies, fondateur de Géante rouge, président des jurys des prix Pépin et le Bussy, découvreur de talents, organisateur de conventions de science-fiction. Il fut aussi, dans un autre univers, un haut fonctionnaire et un universitaire (qu'il continue à être, d'ailleurs). Dans son uchronie à lui, il a marché sur la Lune. En tout cas, il a essayé, vraiment, de devenir un jour cosmonaute... Du coup, il s'est mis à écrire de la SF.

